

# COLLÈGE INTERARMÉES DE DÉFENSE



## **LA RUSSIE EN AFGHANISTAN ET EN TCHETCHENIE : LA CULTURE STRATEGIQUE-MILITAIRE ET LES PARADOXES DU CONFLIT ASYMETRIQUE**

Mémoire de géopolitique

Du Major Robert Cassidy

8° PROMOTION DU COLLEGE INTERARMEES DE  
DEFENSE  
2000 / 2001

Dans le cadre de l'étude dirigée :  
« La Russie et ses espaces de sécurité »

Directeur : Professeur Jean-Christophe ROMER  
de l'Institut des Hautes Etudes européennes

06 avril 2001

## FICHE DE PRESENTATION

- 1) Mémoire intitulé « Le Russie en Afghanistan et en Tchétchénie : la culture stratégique militaire et les paradoxes du conflit asymétrique » RCASSIDY\_0604
- 2) Major (Terre-USA) CASSIDY Robert
- 3) 06 avril 2001
- 4) Collège Interarmées de Défense, Division A, Groupe A-5
- 5) Mémoire de géopolitique présenté dans le cadre de l'étude dirigée « La Russie et ses espaces de sécurité », directeur M. Jean-Christophe Romer
- 6) Résumé : En Afghanistan et Tchétchénie les armées russes se sont battues dans des conflits asymétriques et à chaque fois, elle n'ont pas gagné. On s'imagine que les forces russes manifestent des préférences pour un paradigme de la guerre conventionnelle puisque la Russie a longtemps été une grande puissance. Ce mémoire analyse la culture stratégique et militaire russe ainsi que les paradoxes du conflit asymétrique pour discerner les causes des échecs russes. La conclusion de cette étude est que les conflits asymétriques ne sont pas gagnables pour les forces qui épousent le paradigme conventionnel de la guerre.
- 7) RUSSIE, CONFLIT ASYMETRIQUE, CULTURE STRATEGIQUE.

# **SOMMAIRE**

## **INTRODUCTION**

## **PREMIERE PARTIE: LES CONFLITS ASYMETRIQUES ET LA CULTURE STRATEGIQUE MILITAIRE.**

**11 LE BUT ET LE CONTEXTE**

**12 LES PARADOXES DU CONFLIT ASYMETRIQUE**

**13 LA CULTURE STRATEGIQUE MILITAIRE**

## **DEUXIEME PARTIE: LA CULTURE STRATEGIQUE MILITAIRE RUSSE.**

**21 L'HISTOIRE RUSSE DANS LA PERIPHERIE SUD**

**22 LA GEOPOLITIQUE RUSSE**

**23 L'ARMEE RUSSE ET SON PARADIGME DE LA GUERRE**

## **TROISIEME PARTIE: LES PARADOXES DU CONFLIT ASYMETRIQUE EN AFGHANISTAN ET EN TCHETCHENIE.**

**31 LE PARADOXE STRATEGIQUE**

**32 LE PARADOXE DE LA TECHNOLOGIE**

**33 LE PARADOXE DE LA VOLONTE**

**34 LE PARADOXE DES CULTURES MILITAIRES**

**35 LE PARADOXE DU TEMPS ET DE L'ESPACE**

## **CONCLUSION**

# La Russie en Afghanistan et en Tchétchénie : la culture stratégique militaire et les paradoxes du conflit asymétrique

## Table des matières

	Page
1. Introduction	1
1.1. Le but et le contexte	2
1.2. Les paradoxes du conflit asymétrique	3
1.3. La culture: politique, stratégique, et militaire	5
2. La culture stratégique militaire russe	9
2.1. L'histoire russe	10
2.2. La géopolitique russe	16
2.3. Le paradigme préféré de la guerre	21
3. Les paradoxes du conflit asymétrique	25
3.1. Le paradoxe stratégique	25
3.1.1. Afghanistan	26
3.1.2. Tchétchénie	28
3.2. Le paradoxe de la technologie	30
3.2.1. Afghanistan	30
3.2.2. Tchétchénie	34
3.3. Le paradoxe de la volonté	36
3.3.1. Afghanistan	38
3.3.2. Tchétchénie	41
3.4. Le paradoxe des culture stratégique-militaire	44
3.4.1. Afghanistan	44
3.4.2. Tchétchénie	49
3.5. Le paradoxe du temps et de l'espace	52
3.5.1. Afghanistan	53
3.5.2. Tchétchénie	55
4. Conclusion	59

## 1. Introduction

L'objectif de l'ennemi est de concentrer nos principales forces pour un engagement décisif. Notre objectif est exactement le contraire. Nous voulons puissance choisir des conditions qui nous sont favorables, concentrer des forces supérieures pour des campagnes décisives et nous battre seulement quand nous sommes sûrs de la victoire,... nous voulons éviter des engagements décisifs dans des conditions défavorables quand nous ne sommes pas sûrs de la victoire. --Mao Tse-Tung<sup>1</sup>

La veille de Noël 1979, les forces Soviétiques ont conduit un assaut conventionnel sur Kabul et sur les autres points clés de l'Afghanistan avec comme buts l'implantation d'un gouvernement pro-soviétique stable et la répression d'une insurrection. Dix ans plus tard, les Soviétiques se retirèrent après avoir souffert près de 14,000 morts, en laissant en place un gouvernement pro soviétique très précaire et une guerre civile toujours en cours. En décembre 1994, les forces russes ont envahi la Tchétchénie, en employant presque le même gabarit conventionnel utilisé en Afghanistan. A la Saint-Sylvestre 1994, les forces russes ont lancé leur principal assaut sur Grozny, en subissant des pertes initiales énormes et subissant un échec. Les buts en Tchétchénie étaient presque identiques aux buts cherchés en Afghanistan 15 années plus tôt implanter un gouvernement pro-russe et stabiliser la république Tchétchène. Les forces russes ont quitté la Tchétchénie presque deux années plus tard, après avoir souffert près de 6000 morts, et n'ayant pas atteint leurs objectifs. Grande puissance, l'Union Soviétique a perdu une petite guerre en Afghanistan. Ex-grande puissance, la Russie a perdu en Tchétchénie.

Dans les deux cas, les forces Soviétiques/Russes possédaient un avantage technologique et un avantage numérique latent. Dans les deux cas, les forces Soviétiques/Russes ont lutté de manière conventionnelle contre un adversaire qui se battait de manière non conventionnelle. Dans les deux conflits, les Russes ont fait face à des mouvements indigènes idéologiquement motivés qui luttèrent pour leur indépendance. Les différences notables entre l'Afghanistan et la Tchétchénie sont: 1) la structure du système international a subi un changement énorme – de bipolaire à unipolaire; et 2) la Russie a cessé d'être une grande puissance. Nonobstant ces deux changements importants, ce mémoire postule que l'on peut observer une continuité dans les préférences culturelles de la stratégie militaire russe en Tchétchénie parce que trop peu de temps s'est écoulé entre la fin de la Guerre Froide et le conflit en Tchétchénie pour qu'un changement culturel puisse se produire—le changement culturel militaire prenant de cinq à dix

---

<sup>1</sup> Mao Tse-Tung, On Protracted Warfare (Peking: Foreign Language Press, 1967), 97.

années normalement. Donc, on accepte que l'on peut observer de la continuité dans les préférences russes pour l'usage de force - ces préférences devraient refléter une focalisation sur la guerre classique, ou conventionnelle, le paradigme de la guerre.

### 1.1 Le but et le contexte

Le but de ce mémoire est double: 1) discerner la préférence militaire stratégique russe pour l'usage de force; et 2) expliquer comment les paradoxes du conflit asymétrique, associés à ces préférences ont rendu prévisible les échecs russes en Afghanistan ou en Tchétchénie. À propos de la guerre en Tchétchénie, cette étude est limitée à une analyse du conflit entre 1994 et 1996. De plus, ce sujet est particulièrement lié à l'alliance transatlantique parce que le conflit asymétrique est la forme la plus vraisemblable de conflit auquel l'OTAN sera confronté. Quatre raisons principales à cette probabilité: l'Alliance Trans - Atlantique est représentée par des pays qui ont les armées les plus avancées (technologie et puissance du feu) dans le monde; l'homogénéisation économique et politique de ces états empêche une guerre entre eux, la plupart des adversaires potentiels du tiers monde tire les enseignements de la Guerre du Golfe pour ne pas affronter l'Ouest sur ses termes; et, en conséquence, les Etats-Unis et leurs alliés européens emploieront leur puissance du feu et leur technologie dans le monde moins développé, contre des adversaires inférieurs, utilisant des approches asymétriques. Le conflit asymétrique sera la norme, pas l'exception, par conséquent.<sup>2</sup>

Les organisations militaires des grandes puissances sont de grandes institutions qui innovent par incrémentation. Cela veut dire que l'on peut s'attendre à une adaptation très lente de l'armée russe à un nouveau type de guerre, même face à un environnement sécuritaire nouveau. C'est particulièrement vrai quand les innovations et les adaptations à effectuer se trouvent en dehors du champ des guerres conventionnelles. En d'autres termes, les grandes puissances ne gagnent pas de petites guerres parce qu'elles sont de grandes puissances: leurs armées doivent maintenir une compétence centrale dans la maîtrise des guerres symétriques pour conserver leur statut vis-à-vis des autres grandes puissances; et leurs armées doivent être de grandes organisations. Ces deux caractéristiques se combinent pour créer une compétence redoutable sur les plaines d'Europe ou dans les déserts d'Irak. Cependant, ces deux traits ne produisent pas des institutions et des cultures qui sont capables d' « omni-compétence. »

---

<sup>2</sup> Inférieur signifie une faiblesse seulement les mesures conventionnelles de la puissance militaire, pas nécessairement un manquement des abilités guerrières. Voyez Donald M. Snow, *The Shape of the Future*, 2<sup>nd</sup> ed. (New York: M.E. Sharpe, 1995), 16-27 et 38-52, pour une discussion de la probabilité et l'utilité que les pays occidentaux employeront la force dans le tier-monde.

## 1.2 Les paradoxes du conflit asymétrique

En plus de cette culture de grande guerre, il y a aussi quelques contradictions qui simplement dérivent de la logique qui existe quand une puissance industrielle supérieure fait face à un adversaire en voie de développement et disposant d'une puissance inférieure. Par exemple, la grande puissance apporte intrinsèquement des ressources et de la technologie irrésistiblement supérieures à ce type de conflit. De l'autre côté, l'adversaire apparemment inférieur dispose généralement d'une supériorité dans la volonté, démontrée par une capacité à accepter de plus hauts coûts et une capacité à persévérer malgré les événements. Cette disparité dans la volonté est un des paradoxes les plus fondamentaux du conflit asymétrique. « La mort ou la victoire » n'est pas un simple slogan pour autocollant de pare-chocs, c'est un dilemme qui personnifie les conflits asymétriques: l'adversaire qualitativement ou quantitativement inférieur lutte avec des moyens limités pour des objectifs stratégiques illimités – l'indépendance. De l'autre côté, l'adversaire qualitativement ou quantitativement supérieur lutte avec des moyens potentiellement illimités pour des fins limitées – l'entretien de quelque territoire ou avant-poste impérial périphérique. Les forces militaires officiellement plus faibles prédominent souvent sur une supériorité irrésistible dans la puissance de feu et la technologie parce qu'ils luttent pour leur survie.<sup>3</sup>

L'histoire offre beaucoup d'exemples d'échecs de grandes puissances dans le contexte des conflits asymétriques: les Romains dans la forêt de Teutoburg, les Anglais dans la Guerre américaine d'indépendance, les Français dans la Guerre Péninsulaire, les Anglais dans la guerre des Boers, les Français en Indochine et en Algérie, les Américains au Vietnam, les Russes en Afghanistan et en Tchétchénie et les Américains en Somalie. Cette liste n'est en aucun cas exhaustive. Cependant, deux éclaircissements sont nécessaires. En premier lieu, les grandes puissances ne perdent pas nécessairement ces petites guerres, elles manquent de les gagner simplement. En fait, elles gagnent souvent beaucoup de victoires tactiques sur le champ de bataille. Cependant, dans l'absence d'une menace à leur survie, l'échec des grandes puissances à atteindre rapidement et de façon décisive ses buts stratégiques principaux mène à une érosion de sa cohésion intérieure.<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> D' Andrew Mack, "Why Big Powers Lose Small Wars: the Politics of Asymmetric Conflict" in Power, Strategy, and Security: a World Politics Reader, ed., Klaus Knorr (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1983), 126-151. Pour une explication de l'asymétrie du développement voyez Mao Tse-tung, On Guerrilla Warfare, trans. Samuel B. Griffith (Champaign, IL: University of Illinois Press, 1961), 66-70.

<sup>4</sup> Voyez Mack, 133-134 pour une discussion au sujet de la cohésion interne.

En deuxième lieu, l'adversaire plus faible doit être stratégiquement circonspect et éviter d'affronter la grande puissance symétriquement, dans une guerre conventionnelle. L'histoire montre aussi beaucoup d'exemples où les grandes puissances ont obtenu des victoires écrasantes sur des adversaires faibles quand ils commirent l'erreur de se battre selon les schémas doctrinaux de cette grande puissance. La Bataille des Pyramides, les Guerres des Plaines contre les Indiens américains et la Bataille d'Omdurman offrent les exemples les plus visibles d'armées primitives qui font face à des armées avancées selon un schéma symétrique. Après avoir analysé la Bataille d'Omdurman et la guerre des Italiens en Abyssinie, les deux exemples où les forces européennes ont décimé des forces indigènes, Mao Tse-tung a observé que cette défaite est le résultat inévitable quand des forces natives se battent contre des forces modernisées sur leurs termes.<sup>5</sup>

Bien que le conflit asymétrique paraisse être le terme stratégique à la mode, ce n'est pas nouveau. Ce type de conflit, avec ses contradictions concomitantes, date au moins aussi loin que l'occupation romaine de l'Espagne et du Levant. De plus, le terme 'conflit asymétrique, 'parût pour une première fois dans un document en 1974. Ce mémoire définit le conflit asymétrique comme un conflit dans lequel une force armée supérieure (nationale ou multinationale) affronte un état inférieur ou groupe indigène sur le territoire de ce dernier. Les révoltes et petites guerres rentrent dans cette catégorie et cet article utilise les trois termes de façon interchangeable. Les petites guerres ne sont pas grandes, force-contre-force, état-contre-état, conventionnelles, orthodoxes, non équivoques et dans lesquelles le succès est mesurable par les lignes franchies ou les collines saisies. Les petites guerres sont de la contre-insurrection, de la basse intensité, et des opérations de la paix où l'ambiguïté gouverne et le succès n'est pas nécessairement garanti par une puissance du feu supérieure. Ce mémoire identifie sept paradoxes qui caractérisent les conflits asymétriques. Les deux premières contradictions sont liées et appartiennent à ce qu'un historien nomme 'paradoxes stratégiques. L'annexe A représente les paradoxes du conflit asymétrique.<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Vincent Cronin, Napoleon (London: HarperCollins Publishers, 1994), 148-149. Pendant la Bataille d'Omdurman les Britanniques ont vaincu son adversaire indigène parce que l'ennemi a décidé de se battre selon le paradigme Européen et conventionnel. Voyez Winston S. Churchill, The River War (London: Prion, 1997), 191-225 and Daniel P. Bolger, "The Ghosts of Omdurman," Parameters 21 (Autumn 1991): 34. Robert M. Utley, The Contribution of the Frontier to the American Military Tradition, The Harmon Memorial Lecture Series Number 19 (Colorado Springs, CO: USAF Academy, 1977), 3-5; et Mack, 127.

<sup>6</sup> Andrew Mack, "The Concept of Power and Its Uses in Explaining Asymmetric Conflict" (London: Richardson Institute for Conflict and Peace Research, 1974); Russell F. Weigley, The American Way of War: a History of United States Military Strategy and Policy (Bloomington, IN: Indiana University Press, 1973), 18.

### 1.3 La culture: politique, stratégique, et militaire

Avant d'aller directement au concept de ' culture militaire stratégique, il est nécessaire de clarifier des concepts au-dessous dans les champs de l'anthropologie et de la théorie d'organisation. Clifford Geertz explique l'anthropologie culturelle comme l'étude « des individus de la machinerie et des groupes d'individus par emploi pour les orienter dans un monde autrement opaque. » La culture, alors, n'est pas une science expérimentale à la recherche de lois, c'est plutôt une science interprétative à la recherche de signification. En d'autres termes, la culture n'est pas quelque chose à laquelle la causalité peut être attribuée aisément mais c'est un contexte dans lequel les modèles de comportement peuvent être décrits intelligiblement. En somme, Geertz identifie la culture comme le « groupe organisé de symboles » considérables qui donne son sens de la vie aux individus et aux groupes.<sup>7</sup>

Passant de l'anthropologique à la sphère politique, Lucien Pye maintient que cette culture politique est « le produit de deux histoires collective d'un système politique de la vie des individus qui créent le système actuellement. » La culture politique fournit sa signification et sa structure au royaume politique, de la même manière que la culture ajoute signification et cohésion à la sphère sociale. La culture politique comprend seulement ces croyances centrales mais largement partagées et donne des « modèles d'orientation » qui donnent leur forme au processus politique. De plus, Sidney Verba expose que la caractéristique la plus importante de la culture politique est que c'est un « ensemble aux motifs orientés vers la politique dans ce que les normes spécifiques et les valeurs générales sont racontées » mutuellement. En outre, Pye et Verba maintiennent qu'une étude de la culture politique doit envisager l'historique du système dans son ensemble et la vie réelle des individus qui réellement forment son coeur. C'est parce que la culture politique est apprise.<sup>8</sup>

De l'autre côté, Edgar Schein fonde les études sur le comportement et l'anthropologie pour arriver à une explication de « culture d'organisation. » D'après Schein, nous devons constater en premier qu'un ensemble donné de gens a eu une histoire assez commune et stable pour permettre à une culture de se former. Quelques communautés n'auront pas de culture d'organisation parce qu'elles n'ont pas d'histoire commune ou parce qu'elle a connu des bouleversements fréquents. Les autres organisations auront des cultures profondes à cause

---

<sup>7</sup> Clifford Geertz, The Interpretation of Cultures (New York: Basic Books, 1973), 5, 11, 14, 363. La synthèse dans cette section provient du Robert Cassidy, "The Uptonian Paradox and the Cardwellian Conundrum: a Comparison of U.S. and British Military Strategic Cultures and the Development of Peace Operations Doctrine, 1990-1995," Ph.D. diss., Fletcher School of Law and Diplomacy, 2000, 39-44.

d'expériences intenses partagées ou une longue histoire partagée. Schein maintient que cette culture est « ce qu'un groupe apprend en tant que groupe pendant un certain temps et résout ses problèmes de survie dans un environnement externe et ses problèmes d'intégration interne. » Schein offre une définition de la culture sous cinq aspects: 1) c'est un modèle de suppositions de base; 2) elle est inventée, est découverte, ou est développée par un groupe donné; 3) elle apprend à se débrouiller avec ses problèmes d'adaptation externe et d'intégration interne; 4) elle a suffisamment fonctionné pour être considéré comme valide; et 5) il est appris aux nouveaux membres la façon correcte de percevoir, penser, et se positionner par rapport à ces problèmes. En somme, la consistance et la force de la culture est issue de la longévité du groupe, sa stabilité, son intensité d'expériences, ses mécanismes pour l'érudition, et la clarté des positions adoptées par ses chefs.<sup>9</sup>

De plus, Jeff Legro postule que cette culture de l'armée est répartie d'après les idées et croyances au sujet de la façon de faire la guerre qui caractérise une bureaucratie militaire particulière. Les indicateurs empiriques et mesurables incluent la correspondance interne, l'organisation des documents, des mémoires, et des règlements. Également, Alan Macmillan offre une définition succincte de la culture stratégique: « une combinaison unique de cadre géographique, d'expériences historiques, et de culture politique qui façonne la formation de croyances au sujet de l'usage de la force. » Cependant, les cultures d'organisation des armées sont particulièrement fortes parce que ces bureaucraties ont un principe de carrière fermée--les membres effectuent leurs carrières dans ces organisations presque exclusivement. Un expert explique que, « les armées recrutent et endoctrinent de nouveaux membres autour du cœur de leur mission et de ses exigences et donc assurent la continuité culturelle à travers les générations. » Les organisations militaires encouragent aussi le personnel de carrière à accéder aux plus hauts niveaux avec seulement un veto externe limité et aucune compétition externe. Donc, leurs cultures sont institutionnalisées par l'armée et sont intériorisées par ses professionnels. La culture d'organisation militaire influence toujours considérablement le comportement de cette organisation.<sup>10</sup>

Comme l'identification à la mission est une partie importante du concept personnel d'une armée, les organisations militaires chercheront à encourager des missions proches du cœur d'une armée. Même si d'autres missions sont assignées, si l'organisation les perçoit

---

<sup>8</sup> Lucien W. Pye and Sydney Verba. Eds. Political Culture and Political Development (Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1965), 8-10, 550.

<sup>9</sup> Edgar Schein. "Organizational Culture." American Psychologist 45 (February 1990): 111.

<sup>10</sup> Jeffrey W. Legro, "Culture and Preferences in the International Cooperation Two-Step," American Political Science Review 90 (March 1996): 127; Alan Macmillan, "Strategic Culture and National Ways in

comme périphérique à sa mission centrale, alors elle les repoussera comme pouvant porter atteinte à sa raison d'être. De plus, les changements culturels se produisent par « époques culturelles » qui normalement sont d'une décennie à un siècle.<sup>11</sup>

Il y a plusieurs années, un groupe du RAND a conclu que: « les croyances et attitudes que comprend la culture d'organisation peuvent bloquer tout changement et provoquer l'échec de l'organisation. » Ces auteurs expliquent souvent que cette culture provient du succès dans l'histoire d'une organisation: ce qui a marché dans le passé est répété et est intériorisé; ce qui n'a pas marché est modifié ou est repoussé. Si l'organisation survit, les approches historiquement prospères sont intériorisées et ont transformé progressivement 'la manière dont nous pensons.' de plus, cette étude affirme que, les planificateurs militaires doivent considérer l'impact de la culture--bien qu'elle opère fréquemment à l'extérieur du domaine de causalité observable, ce peut être une influence puissante et potentiellement contre - productive sur le comportement. Le RAND a utilisé une approche comparative: les «comparaisons avec les autres armées peuvent mettre en valeur des approches différentes à la préparation et à la conduite de la guerre dont quelques-unes sont fondées sur la culture. » Finalement, cette étude est arrivée à deux conclusions importantes: en premier, le changement culturel exige un temps considérable -- l'étude détermine cinq années comme le temps minimum pour inculquer un changement culturel majeur; en second, le changement culturel majeur doit venir du sommet--les chefs aux plus hauts niveaux doivent soutenir le changement clairement.<sup>12</sup>

Dans une autre étude, Williamson Murray explique que cette direction de l'armée peut influencer des innovations doctrinales à travers des changements culturels à long terme. Il combat l'idée que les valeurs culturelles d'une organisation militaire sont les plus cruciales quand elle en vient à l'innovation. Cependant, ces valeurs sont la chose la plus difficile à changer. Murray définit la culture militaire comme: « la somme des facteurs intellectuel, professionnel, et des valeurs traditionnelles du corps des officiers. » Donc, la culture joue un rôle important dans la façon dont l'armée répond à l'environnement externe. De plus, Murray explique que les traditions passées sont une partie de la culture militaire qui peut bloquer fréquemment l'innovation--les approches efficaces ont souvent été résolues sur les champs de

---

Warfare: the British Case," *RUSI Journal* 140 (October 1995): 33.

<sup>11</sup> James M. Smith. "USAF Culture and Cohesion: Building an Air Force and Space Force for the 21<sup>st</sup> Century," *INSS Occasional Paper 19* (Colorado Springs, CO: USAF INSS, 1996), 11-12.

<sup>12</sup> James Dewar et al., *Army Culture and Planning in a Time of Great Change* (Santa Monica, CA: RAND, 1996), 2-3, 8., 42.

bataille, à un coût considérable. En conséquence, les cultures « militaires ont tendance à changer lentement en temps de paix. »<sup>13</sup>

Ce mémoire donc définit la stratégie militaire comme l'art et la science d'employer les forces armées d'un état pour atteindre les buts de politique nationale par la force ou la menace de force. Dans la guerre, la stratégie militaire comprend l'identification d'objectifs stratégiques, l'allocation de ressources, des décisions sur l'usage de force, et le développement de plans de guerre. De plus, la culture d'organisation est la référence des suppositions, des idées, et des croyances qui prescrivent comment un groupe devrait s'adapter à son environnement externe et adapter sa structure interne. Enfin, la culture militaire stratégique-- ensemble des croyances, d'attitudes, et de valeurs dans l'établissement militaire qui forme collectivement les préférences sur comment et quand les moyens militaires devraient être utilisés pour atteindre des buts stratégiques. C'est dérivé et développé par suite d'expérience historique, géographie, et de culture politique. Les chefs le perpétuent et l'inculquent mais il est plus prononcé au niveau opératif parce que c'est le niveau où les armées ont rencontré le succès dans la guerre, Ce sont les techniques opératives et les histoires opératives par lesquelles les ennemis ont été battus, lesquels sont conservés dans la mémoire. (Annexe C offre une synthèse de la littérature pertinente à l'armée et à la culture stratégique.)<sup>14</sup>

## 2. La culture stratégique militaire russe

La Russie a toujours été un empire. La Russie a toujours essayé de dominer les Etats qui l'entourent. La Russie n'a jamais eu séparation de l'église et de l'état, car l'église était une institution de l'état vraiment. Et tout ces facteurs ont produit une tendance terrible vers un solitarisme et vers la conquête. Et quand une nation se comporte d'une certaine manière pendant 400 années, vous pouvez supposer qu'elle a un certain penchant dans cette direction. --Henry Kissinger<sup>15</sup>

Cette section examine l'histoire russe et la géopolitique pour tirer quelque généralisations au sujet de préférences militaire stratégiques russes pour utiliser la force. La première partie brièvement étudie l'histoire russe. La deuxième partie explique des continuités géopolitique russes. La dernière partie explique le modèle préféré de la Russie, ou paradigme, pour la

---

<sup>13</sup> Williamson Murray, "Armored Warfare" and "Innovation: Past and Future" in Military Innovation in the Inter-War Period, Eds. Williamson Murray and Alan R. Millett (NY: Cambridge University Press, 1996), 23 [note en bas de page], 309, 313.

<sup>14</sup> Russell F. Weigley, The American Way of War (Bloomington: Indiana University Press, 1973), xvii; Schein: 111; Legro: 118, 121; MacMillan: 33; and Carnes Lord, "American Strategic Culture," Comparative Strategy 5 (Fall 1985): 273-74 ; Cassidy, 45-46.

<sup>15</sup> Henry Kissinger, Landon Lecture, Kansas State University, 29 April 1996.

guerre. On peut discerner la continuité historique dans les méthodes d'expansionnisme impérial de la Russie, dans la propre conception de la Russie d'Eurasianisme messianique, et dans l'éventail des conflits que la Russie a mené contre d'autres peuples sur sa périphérie du sud. Géopolitiquement, la Russie a été persécutée par un paradoxe manifeste de l'insoluble – la quête de la sécurité dans une zone sans barrières naturelles a poussé la Russie à conquérir plus de territoires la rendant plus vulnérable.

Plus récemment, ce paradoxe fut compliqué par la crise de l'identité de la Russie post soviétique plus en outre (contenir la perte de statut de grande puissance) par l'instabilité sur sa périphérie du sud qui a accompagné la dissolution de l'Union Soviétique. La perception d'une menace islamique perçue dans le sud est aussi évidente. Finalement, et inévitablement, on peut discerner les préférences militaire stratégiques russes et son approche à l'usage de la force militaire comme une adoption continuelle du grand paradigme de la guerre. Bien sûr, depuis que la Russie endure le statut de puissance contenu de son environnement géopolitique, ce centrage sur un grand paradigme de la guerre n'est pas sans rapport aux deux, depuis que les grandes puissances doivent adopter un grand paradigme de la guerre pour rivaliser avec les autres grandes puissances. Cette approche n'est pas une science exacte et ce ne sera pas possible d'isoler la cause et d'obtenir la précision d'analyse observée dans les sciences. Cependant, ce devrait être possible de discerner des préférences d'après le contexte, à travers déduction et interprétation.

## 2.1 L'histoire

La frontière serpentante de la Russie est l'une des deux conséquence de l'indéfensibilité de la plaine russe centrale et, en même temps, un facteur importante de l'évolution de sa politique étrangère. Pour une Russie faible, une telle frontière offre l'exposition maximale pour se faire attaquer, mais pour un état russe puissant, cela a étendu la frontière, en encadrant sur presque un douzaine d'états, offres des choix enviables et illimités pour l'effort de la pression diplomatique.<sup>16</sup>

C'est au-delà l'étendue de cette partie, et ce mémoire, d'offrir une histoire profonde de l'implication russe dans l'Asie Centrale et le Caucase. Le but de cette partie est de capturer les principales tendances historiques russes et les caractéristiques qui sont pertinentes à cette analyse simplement. Un aspect unique de l'histoire russe est la manière par laquelle elle a acquis son empire. Contrairement aux grandes puissances européennes de l'ouest qui ont bâti

---

<sup>16</sup> Vernon V. Aspaturian, "Soviet Foreign Policy" in *Foreign Policy in World Politics* 7<sup>th</sup> ed., ed. Roy C. Macridis (Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1989), 194-195.

leurs empires après être devenus des états-nation convenables, en Russie, la nation construisit son empire simultanément. Depuis le dix-septième siècle, quand la Russie était déjà le plus grand état du monde, l'immensité de son domaine a servi les Russes comme une compensation psychologique pour leur retard relatif et leur pauvreté. La Russie impériale et sa progéniture Soviétique était le plus grand empire intercontinental continu seul dans le monde. L'Union Soviétique a occupé la moitié de deux continents et a possédé la plus longue et exposée frontière du monde. Cette frontière était une chimère—elle a représenté l'atout du Tsar de Russie et sa principale responsabilité dans les politiques internationales simultanément.<sup>17</sup>

Historiquement, la Russie Tsariste et Soviétique étaient des empires continentaux et accroissant, malgré leurs différences idéologiques, permettant de souligner une continuité impériale russo-soviétique. En dépit de son retard relatif et en dépit de contretemps, la Russie a continué à étendre, contrôler et opprimer ses nouveaux territoires et peuples avec la même force militaire et la même règle autocratique qui ont été utilisées pour commander l'obéissance des peuples de la Russie elle-même. En conséquence, l'histoire russe révèle une caractéristique dominante et continue--une quête double pour la sécurité physique et psychologique qui s'est traduite dans la politique étrangère comme un modèle unique. Cette caractéristique contient le paradoxe qu'une Russie faible invite l'attaque mais une forte Russie stimule l'expansion dans toutes les directions. Donc, la Russie a été tirée dans deux directions différentes historiquement, le premier était intime, d'où l'isolationnisme, la seconde était une tendance vers l'expansion impérialiste.<sup>18</sup>

Décrivant la Russie Soviétique dans les 1940s, George Kennan a observé une fois que « la main puissante d'histoire russe et tradition » soutient des chefs Soviétiques dans leur croyance idéologique que le monde extérieur était hostile et que c'était leur devoir ultime de renverser les forces politiques au-delà leurs frontières. Historiquement, cette croyance a contenu de leur scepticisme eurasiatique au sujet de la possibilité de coexistence paisible et permanente de puissances du rival. Ces visées mondiales ont mené à une insistance sur la soumission des puissances tout en concurrence au-dedans et à l'extérieur de l'état.<sup>19</sup>

De l'autre côté, l'histoire d'expansion russe est dissemblable à l'histoire de l'expansion vers l'ouest des États-Unis : les deux pays ont cherché une invulnérabilité relative et une liberté

---

<sup>17</sup> Richard Pipes, "Is Russia Still an Enemy?" *Foreign Affairs* 76 (September/October 1997): 68; Aspaturian, 194.

<sup>18</sup> Anthony Clayton, *The End of Empire: the Experience of Britain, France, and the Soviet Union/Russia Compared*, Occasional Number 17 (Camberley, UK: Strategic and Combat Studies Institute, 1996), 3-4; Paul Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers* (New York: Random House, 1987), 15-16; Aspaturian, 195; and Pipes: 68.

d'ambivalence stratégique qui a persécuté les grandes puissances européennes centrales. Ces deux futures superpuissances avaient des frontières instables qui ont exigé de la surveillance; mais non plus dans l'expansion américaine à travers les Alleghenies et les grandes plaines ni dans l'expansion russe à travers les steppes a fait qu'ils ont rencontré des sociétés avancées qui posent un danger à la métropole militairement. En Asie Centrale dans la dernière partie du 19e siècle, la Russie a fait face avec faiblesse et a fragmenté des principautés rompant l'équilibre des puissances; et en Sibérie--jusqu'à ce qu'il ait heurté les intérêts Japonais – cela permet de comprendre comment les États-Unis se sont étendus à travers un continent peu peuplé. Donc, en Asie, les buts messianiques de la Russie ont été mis en obstacle par les obstacles géographiques ou politiques. Le dix-huitième siècle entier et la plupart du dix-neuvième siècle a vu la Russie seule dans l'Extrême-Orient.<sup>20</sup>

« La gentillesse n'est que le signe de la faiblesse dans les yeux des Asiatiques et je reste inexorablement sévère. » – le Général Ermolov<sup>21</sup>

L'histoire de l'expansion russe à travers le Caucase et l'Asie Centrale dans les 19e et 20e siècles montre plus de continuité que de changement, quand on le compare aux tendances Soviétiques/Russes dans ces deux régions dans la dernière partie du 20e siècle. Les analystes militaires des campagnes russes dans le Caucase dans les 1830s et 1840s ont observés que les Russes ne seraient pas capables de pacifier les montagnards jusqu'à ce qu'ils fussent capables d'attaquer leurs villages avec impunité. En fait, le Général Ermolov a remarqué une fois que « pas la baïonnette mais la hache » serait la clef à la pacification de la région. Cependant, les performances Russes initialement pauvres dans le Caucase, aussi bien que les méthodes que l'armée russe a employé pour subjuguier la région par la suite, était un précurseur de la performance de l'armée russe sur un siècle plus tard.<sup>22</sup>

Le Capitaine Mochulskii qui a fait un service dans le Caucase en 1837 a fait une étude qui a identifié les principales raisons pour l'échec Russe. Il a attribué la plupart des causes d'échec aux défauts russes. Les officiers russes ont manqué d'expérience et n'ont pas été formés pour cette guerre de contre - guérillero dans terrain montagneux. De plus, parce que leur formation s'est concentrée sur guerre de Style européen, les commandants russes ont continué à compter sur artillerie lourde et trains logistiques gênants qui les ont rendus trop dépendant sur le réseau

---

<sup>19</sup> George F. Kennan, "The Sources of Soviet Conduct," *Foreign Affairs* 66 (Summer 1987): 855-56.

<sup>20</sup> Kennedy, 93; Kissinger, 173-174.

<sup>21</sup> Patrick Brunot et Viatcheslav Avioutski, *La Tchétchenie* (Paris: Presses Universitaires de France, 1998), 11.

<sup>22</sup> Robert F. Baumann, *Russian-Soviet Unconventional Wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan*, Leavenworth Paper Number 20 (Fort Leavenworth, KS: Combat Studies Institute, 1993), 19.

de route pauvre. Mochulskii a aussi critiqué la confiance sur plus de 150 forts qu'il a vu comme une dispersion imprudente de main-d'œuvre disponible. C'était impossible pour les tels avant-poste pour contrôler un tel grand territoire—en effet les avant-poste eux-mêmes étaient vulnérables à attaque. De l'autre côté, guérillero chef Shamil Tchétchène a toujours refusé de donner la bataille sur le terrain que la Russie appelle la bataille de Style européen. L'adversaire rusé a utilisé les forêts et montagnes du Caucase pour attaquer petit à petit les russes, pour disparaître dans les forêts ensuite. Les forces russes ont essayé, mais manqué, beaucoup de fois écraser les guérilleros dans une campagne à grande échelle.<sup>23</sup>

Finaleme nt dans les années 1840s, les Généraux russes Freitag et Bariatinski ont rendu effectif une politique de la terre brûlée qui a résulté en la destruction de récoltes Tchétchènes et villages, aussi bien que le déboisement systématique de Tchétchène central. « Surpasser les effets destructeurs de la marche de William Sherman à la mer dans la guerre civile américain, la politique de terre brûlée de la Russie, associée avec une campagne massive de transfert de population forcé, a privé Shamil de ses plus grands atouts et a transformé le Caucase central en permanence. » Cependant, l'armée russe n'a fait aucun effort systématique pour capturer et disséminer les leçons de cette guerre après avoir subjugué Tchétchène en 1859. Russie et l'armée russe sont restées pre occupé avec Europe continentale et le modèle européen de guerre et les événements dans le Caucase ne sont pas devenus une partie essentielle de la mémoire institutionnelle de l'Armée russe.<sup>24</sup>

Pendant la période Soviétique, il y avait deux aspects importants de Russie Soviétique qui a influencé la pensée stratégique Soviétique: les leçons sorties de la deuxième guerre mondiale et relations civilo - militaires Soviétiques sous Staline. La deuxième guerre mondiale, avec l'expérience d'une guerre dévastatrice luttée sur territoire Soviétique, avait une grande influence sur la doctrine nucléaire stratégique soviétique et, en conséquence, l'Union Soviétique a attaché la grande importance à faire ses villes, centres vitaux, et forces nucléaires aussi invulnérable que possible. Cependant, l'impact de Staline sur relations civilo - militaires en Russie Soviétique est plus pertinent à cette étude même. Les nettoyages de Staline du corps de l'officier dans les 1930s, son mauvais traitement de Zhukov et autres héros de la deuxième guerre mondiale, et son effort de diminuer le rôle de l'armée dans la victoire Soviétique dans cette guerre a appris l'armée pour se méfier la direction politique.<sup>25</sup>

---

<sup>23</sup> Ibid., 5, 19-22.

<sup>24</sup> Ibid., 25, 35-36.

<sup>25</sup> Jack L. Snyder, The Soviet Strategic Culture: Implications for Limited Nuclear Operations (Santa Monica, CA: RAND, 1977), 28-31.

En conséquence, après la mort de Staline l'armée Soviétique cherchée à réaffirmer sa prérogative dans le développement de doctrine stratégique. Donc, après Krouchtchev, l'armée Soviétique a manifesté une bonne volonté pour dominer la promulgation de doctrine stratégique aussi bien que décisions sur attitude de la force. Le succès de l'armée dans défendre ses intérêts et affirmer le sien a perçu les droits, associés avec le monopole proche de l'armée sur information militaire technique et le développement de doctrine, ont donné l'influence énorme militaire Soviétique sur décisions stratégiques. De plus, la tendance de l'armée Soviétique à se concentrer sur efficacité militaire et guerre au lieu du contexte politique a mené des chefs militaires à résister aux limitations politiquement imposées sur l'usage de force. Les implications d'une forte influence militaire sur politique stratégique et militaire suggéreraient ces préférences de l'armée pour l'usage de force et pour un type particulier de guerre serait moins malléable de la direction civile.<sup>26</sup>

Bien que la deuxième guerre mondiale et l'héritage de Staline fussent un composant considérable de expérience historique de Russie au vingtième siècle, toute analyse de culture stratégique Soviétique doit reconnaître la fusion de l'expérience Soviétique avec la culture militaire qui a existé avant la révolution russe. L'attention que les historiens militaires Soviétiques ont fait aux leçons des guerres de Russie Impériale témoigne à la pertinence de culture militaire pre - soviétique à sa culture stratégique contemporaine. En d'autres termes, si l'armée russe perçoit que son histoire et méthodes militaires sont distinctes, en dépit de parallèles d'organisation transnationales, est possible que l'approche russe à questions de base de politique de la sécurité et entraînement militaire reflète cette perception de distinctions. Donc, les prédilections historiques de Russie impériale pour expansionnisme messianique dans Asie Centrale et le Caucase veulent et étaient aussi une caractéristique de la période Soviétique.<sup>27</sup>

De plus, la perte d'empire de Russie est considérable, en particulier à propos de l'invasion de Tchétchène, parce que pour les élites politiques russes cette perte a été une expérience beaucoup plus ahurissante que pour les Anglais, français, ou le hollandais. Incapable pour les réconcilier à la perte, les élites russes ont essayé de réaffirmer le contrôle sur les pays frontière séparés et regagner le grand statut de puissance pour mère Russie de plusieurs façons. Affirmé d'une autre manière, Russie post soviétique souffre d'un manque d'estime nationale et respect qui contiennent de la perte de grand statut du puissance. Un corollaire à

---

<sup>26</sup> Ibid.

<sup>27</sup> David R. Jones, "Soviet Strategic Culture" in Strategic Power USA/USSR ed. Carl G. Jacobsen (New York: St. Martin's Press, 1990), 36.

ceci avait été le besoin de l'Armée russe de montrer une image de puissance en dépit de la dégradation de la sienne. Ces deux faits ont contribué à la décision imprudente de Russie et invasion hâtive de Chechnya certainement. Comme Richard Pipes a observé: « pour l'élite souveraine et beaucoup de l'intelligentsia, habitué à être considéré comme citoyens d'un grand puissance, le déclin du pays à Troisième statut Mondial a été traumatisant. » Historiquement, pour l'élite gouvernante Russe, une capacité militaire supérieure et splendeur impériale traduisent puissance et influence.<sup>28</sup>

D'après William Odom, « le trauma et le chaos induit dans les affaires militaires russes par la dissolution de l'Union Soviétique est difficile à exagérer. » Les élites militaires russes ont espéré même que les CEI qui ont armé les forces remplaceraient les forces armées de l'empire Soviétique. En 1992, cependant, cet espoir s'est évaporé et le besoin de créer une institution de l'armée nationale russe est devenu évident. Pendant le suivant deux années, les buts du ministère de la Défense pour structure de la force ont évoluées, en contrôle plein de territoires Soviétiques précédents à revenir dans les frontières de la Fédération russe en arrière. Lutttes politiques à propos de la nature de Russie étranger et la politique de la sécurité a influencé ces buts mais finalement le ministère de la défense, avec l'aide de forces conservatrices dans Parlement et ailleurs, a prédominé dans réaffirmer l'influence militaire russe dans les territoires Soviétiques précédents, en particulier dans Asie Centrale et le Transcaucasie.<sup>29</sup>

La publication de la 1993 armée russe doctrine de la sécurité a reflété cette re-assertion de l'influence du Ministère de la Défense—ce document a affirmé que la sécurité russe s'intéresse à son proche étranger et aux affaires militaires de tous les états CEI et a formé la base légale pour restaurer l'armée russe au statut d'un puissance de la première classe. Par conséquent, par 1994 l'armée russe était devenue un grand facteur politique face à un faible et a fragmenté la direction militaire et il avait contribué l'enchevêtrement de Russie dans néo - impérialisme qui, en fait, a justifié une plus grande part de ressources de l'état pour l'armée.<sup>30</sup>

---

<sup>28</sup> Pipes: 68 ; Clayton, 6, 30.

<sup>29</sup> William E. Odom and Robert Dujarric, Commonwealth or Empire? (Indianapolis: Hudson Institute, 1995), 166-167.

<sup>30</sup> Ibid., 168-169.

## 2.2 La géopolitique russe

L'ironie était qu'après un certain point, l'expansionnisme n'a plus rehaussé  
La sécurité russe mais a provoqué son déclin. La Russie a continué à identifier  
Grand statut du Puissance avec expansion territoriale; il a eu faim pour plus  
de terre, lequel il n'a eu besoin ni n'était capable à digérer.

--Henry Kissinger<sup>31</sup>

Selon Aymeric Chauprade, l'Empire russe cherche traditionnellement à dominer les périphéries polonaise, balte, ukrainienne, Asie centrale. Depuis plus de deux siècles, un grand état continental, la Russie s'efforce d'accéder aux mers chaudes, l'océan Indien et la Mer Méditerranée, qui lui donnent une dimension mondiale. De plus, la sécurité physique de Russie a été associée avec l'espace de la terre inéluctablement, pendant que sa sécurité psychologique est devenue inséparable de centralisation politique. Un autre expert a expliqué que la conséquence d'un espace ouvert, la Russie a dû stabiliser et pacifier les populations aux frontières de son empire. De plus, culture stratégique russe était caractérisée par la notion d'encerclement et par la notion des populations instables aux frontières qui menacent sa sécurité. Par conséquent, il y avait une dialectique « défensive offensive » aussi qui caractérisé la géopolitique russe. Donc, parce que l'expansion russe était en partie offensive et en partie défensif, c'était toujours ambigu et cette ambiguïté a produit des débats dans l'Ouest concernant les vraies intentions de la Russie qui ont duré à travers la période Soviétique.<sup>32</sup>

En conséquence l'approche de Russie Soviétique à sa géographie et sa sécurité était plutôt paradoxale – sa doctrine politique était indubitablement défensive, en parlant de guerre dans le contexte d'une attaque sur son territoire seulement, mais sa stratégie militaire était indiscutablement offensive. Cette tension entre activité politique et l'offensive militaire est restée en grande partie non résolue depuis Frunze. Donc, pendant l'époque Soviétique la stratégie de Moscou a essayé de faire une distinction entre doctrine militaire politique qui est doctrine suprême et essentiellement défensive, et militaire technique (semblable à stratégie) qui soutient la primauté de l'offense et le besoin pour surprise et initiative. De plus, l'impact d'une doctrine du volontarisme comme Marxisme sur les réalités géographiques de Russie et ses tendances messianiques historiques a renforcé l'obsession psychologique pour sécurité, mais à condition une justification idéologique pour présumer l'hostilité implacable du monde extérieur

---

<sup>31</sup> Kissinger, 176.

<sup>32</sup> Aymeric Chauprade, *Introduction à l'analyse géopolitique* (Paris: Ellipses, 1999), 59 et 68; Aspaturian, 195. Jean-Christophe Romer, *Lecture, le Collège Interarmées de Défense*, 22 Janvier 2001; Kissinger, 174.

et expansion russe sanctifiée avec le 'seulement mission ' de libérer les peuples opprimés du monde de leurs oppresseurs.<sup>33</sup>

Cependant, les images Soviétiques de l'Asie sont issues des deux perspectives de nationalisme russe et d'idéologie communiste. Le nationalisme russe, associé avec son héritage Orthodoxe de l'est, sa vision de Russie comme une troisième Rome, et sa notion de pan-Slavisme, fournit le rapport entre Russie Soviétique et son héritage grec et byzantin. Les Russes, comme les Américains, ont considéré leur société comme exceptionnelle et l'expansion de Russie dans l'Asie Centrale avait des traits en commun avec l'expansion vers l'ouest d'Amérique, par exemple, la situation exposée de leurs frontières et la présence de seulement sociétés féodales et primitives comme barrières à l'expansion. Au lieu de destin manifeste, cependant, l'expansion russe a été infusée avec un messianisme Eurasianique – une croisade menée par les chefs russes pour civiliser les 'barbares' au sud. En fait, ce messianisme était une fusion de plusieurs concepts, ou perceptions: la place géopolitique de Russie à califourchon l'Europe et l'Asie; nationalisme russe et littérature pan-Slaviste; et l'altruisme présumé de foi orthodoxe russe. D'après Kissinger, "la Russie s'est perçue comme une nation pas mais comme une cause, au-delà géopolitique, guidée par la foi, et se tenant par les bras."<sup>34</sup>

En 1904, le géographe Halford Mackinder britannique, en observant les caractéristiques politiques et géographiques distinctes du cœur eurasiatique, a appelé la région "le pivot géographique d'histoire." La théorie du cœur de Mackinder a prédit la montée de l'empire russe comme la puissance mondiale dominante dans le futur. Mackinder a expliqué que la Russie avait hérité cet avantage stratégiquement clé et place centrale des nomades de la steppe et cette Russie a représenté un remarquable "corrélations entre l'environnement naturel et l'organisation politique... improbable d'être changé par toute révolution " sociale possible. De plus, l'Asie Centrale est devenue un théâtre potentiel d'opérations militaires dans le dix-neuvième siècle tardif quand la Russie tsariste a consolidé sa conquête de Turkestan. L'Asie Centrale est venue servir un but double dans le système de la sécurité de la Russie impériale. Premièrement, la région a servi comme un support pour la ligne de vie est - ouest de la Russie à la Sibirie. Ce conduit a connecté la Russie métropolitaine avec sa côte Pacifique et devenait plus important et plus fragile. Deuxièmement, l'Asie Centrale a offert une plate-forme organisationnelle commode et relativement solide sur la périphérie du sud du cœur eurasiatique. Pendant le vingtième siècle,

---

<sup>33</sup> Condoleezza Rice, "The Making of Soviet Strategy," in *Makers of Modern Strategy*, ed. Peter Paret (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1986), 674-675; Aspaturian, 196.

<sup>34</sup> Milan Hauner, *The Soviet War in Afghanistan: Patterns of Russian Imperialism* (Philadelphia, PA: University Press of America, 1991), 51-52; Kissinger, 142-143.

sauvegarder la ligne de vie de l'est ouest qui traverse des grandes parties d'Asie intérieure et de l'est était presque synonyme avec la protection de la Voie ferrée Trans - Sibérien.<sup>35</sup>

Cependant, le paradoxe de géopolitique russe est trouvé dans l'ambivalence continue entre un sens envahissant d'insécurité et le zèle messianique de Russie. L'histoire de Russie impériale et Russie Soviétique est une histoire de guerre et expansion constante. Sa quête continuelle pour sécurité a évolué dans expansions pour son propre égard – un genre d'inertie de l'expansionisme. Cependant, le plus la Russie s'est étendu, le plus vulnérable elle a paru être à cause de la dimension augmentée de son territoire et frontières et dû aux tensions qui surviennent des plusieurs nations il contrôlait (a opprimé), beaucoup à force de bras. Dans sa forme la plus absurde, cette contradiction a traduit à ceci: “si l'empire ne s'étend pas, il implose.” De plus, Staline a continué ces approches expansionistes, en définissant ses exigences pour paix comme le tampon de la sécurité possible le plus large autour de la périphérie de l'Union Soviétique. Staline était vrai praticien de Réelpolitik – il n'a pas distingué entre régimes démocratiques et fascistes et il n'avait pas d'amis, seulement intérêts. Après seconde guerre mondiale, insistant sur les mains libres pour établir un tampon de la sécurité en Europe centrale, Staline suivait l'inertie russe historique – étendez à la recherche de sécurité.<sup>36</sup>

Toutes les nations d'Europe cherchaient l'agrandissement au moyen de menaces et contre-menaces. Mais la Russie a paru forcée de s'étendre par un rythme propre, contenable seulement par le déploiement de forces supérieur, et habituellement par guerre.<sup>37</sup>

Cependant, projection Russie vers le sud de son empire et propulsion dans le Caucase pendant le dix-neuvième siècle a reflété la logique de sa géographie politique. Cette expansion était inévitable depuis que la Russie n'a pas été mise en obstacle par les barrières naturelles ou puissance impériale de Turquie ottomane et Perse. En fait, la suppression russe des Tchétchène dans le 19e siècle et la suppression Soviétique du Basmachi dans Turkestan avait beaucoup en commun avec les invasions Soviétiques et russes d'Afghanistan et Tchétchénie au début du 20e siècle en la seconde moitié du 20e siècle. Selon un autre auteur, le modèle historique d'expansion russe dans le gradin Du sud était quadruple. Les guerres russes dans Asie et le Caucase ont été prolongées, pour une grande part par dessein. Ces guerres étaient modestes et ont limité – alors 3% de forces terrestres totales et alors 3% de dépenses de la défense. Les guerres étaient principalement politiques parce que les Russes ont espéré ne pas perdre

---

<sup>35</sup> Halford Mackinder, “The Geographical Pivot of History,” *The Geographical Journal* 23 (1904): 423 and 436, citée dans Hauner, 11-12. Hauner, 17-18.

<sup>36</sup> Kissinger, 140-141, 143-144, 398, 432.

<sup>37</sup> Ibid., 172.

militairement pendant qu'ils ont préparé la victoire dans le plus long terme aux cadres indigènes. Finalement, le plus profond des Russes ont étendu dans la région, le plus gênant son dilemme de la géostratégie est devenu. La vision russe d'Asie a tiré sur la tension entre une expansion considérée inévitable avant la période Soviétique et une stratégie sur - extension pensait être insoluble.<sup>38</sup>

Finalement, la chute subite de l'Union Soviétique a déclenché une réapparition d'activité Eurasianiste dans les années 1990s. Les Eurasianists zélés préconisent le concept d'un "empire eurasiatique" ensemble à part des empires Soviétiques et russes et établi en fortifiant la puissance géopolitique et l'unification d'une communauté Slave turque. Les Eurasianistes soulignent l'importance de domination, contrôle, et conflit comme concepts de puissance. Réalistes de l'ouest pensent différents et accentuent l'état comme les principaux acteurs internationaux, les Eurasianists soutiennent l'idée d'empires comme principaux acteurs. Ils se concentrent aussi sur les politiques internationales comme un environnement de lutte entre empires différents pour ressources et puissance. L'école eurasiatique compte aussi lourdement sur philosophie religieuse russe et le messianisme mentionnés plus tôt--il voit la Russie comme une puissance avec un emplacement géopolitique unique et une croisade géopolitique unique pour diriger et mettre fin à des conflits militaires sur sa périphérie. L'impact de cette école de pensée sur Russie 1993 Militaire et la Politique de la Sécurité n'était pas insignifiante.<sup>39</sup>

### 2.3 Le paradigme de la guerre préféré

"Il peut être discuté que les commandants russes dans le 18e siècle ont été impressionnés par le modèle Fredericien qu'ils ont adopté avec grand succès."<sup>40</sup>

"La doctrine interarmes envahit encore la pensée Soviétique et l'offensive est encore la méthode préférée de guerre."<sup>41</sup>

Il y a un vieil adage militaire que les armées « se préparent toujours pour la dernière guerre, »' mais un truisme plus exact est que les armées préparent toujours pour la dernière bonne guerre, ou la dernière guerre gagnée. La dernière bonne guerre pour les Soviétiques et l'armée russe post soviétique était la Grande Guerre pour la Patrie – une guerre totale et conventionnelle d'annihilation elles ont lutté pour la survie de Mère Russie. En fait, comme un

---

<sup>38</sup> Baumann, 1 ; Hauner, 83-84.

<sup>39</sup> Andrei P. Tsygankov, "Hardline Eurasianism and Russia's Contending Geopolitical Perspectives," *Eastern European Quarterly* 32 (Fall 1998): 317-320.

<sup>40</sup> Walter Pintner, "Russian Military Thought: The Western Model and the Shadow of Suvorov," in *Makers of Modern Strategy*, ed. Peter Paret (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1986), 356.

<sup>41</sup> Rice, 674.

grand puissance, la Russie a dû adopter le grand paradigme pour guerre puissante au moins depuis le 18<sup>e</sup> siècle. Aussi, le modèle central de guerre a évolué, basé sur les changements dans industrie / capacités technologiques et dû à changements socio - politiques qui ont permis aux nations et les états de équiper et entraîner plus efficacement les soldats. Cependant, si la Russie a adopté les concepts Frederican, Jominian, ou Clausewitzian pour la guerre, elle a dû rester compétente dans le principal paradigme de guerre pour rivaliser comme un grand puissance. En d'autres termes, les Soviet, et les Russes ont adopté le grand paradigme de la guerre pendant trois siècles. Également, les forces Soviétiques qui ont envahi Afghanistan et les forces russes qui ont envahi la Tchétchène ont adopté le grand, conventionnel paradigme de la guerre – chars, de l'artillerie, et des règlements.<sup>42</sup>

L'Union Soviétique a hérité de l'expérience historique russe une “confiance sur la puissance militaire de l'état, acheté à grand coût et organisé comme la puissance militaire du passé, et donné jusqu'aux Soviétiques par expérience historique.” De plus, la pensée militaire Soviétique, comme elle a connu des jours incertains de 1917 à la victoire sur Allemagne en 1945, était la base sur laquelle la puissance militaire Soviétique a été construit. Le concept de Frunze de guerre était total--guerre de masse supportée par la mobilisation totale de l'état. Il croyait que la petite, professionnelle armée d'états bourgeois ne pourrait pas gagner les future guerres, il a prédit que chaque membre de la population doit être incorporé dans l'effort de la guerre. Frunze a souligné la primauté de l'offensive et la « centralité de la manœuvre dans guerre. » De l'armée Soviétique, on a aussi observé un accouplement bizarre de stratégie militaire offensive avec doctrine politique défensive. Les Soviétiques ont cherché la stratégie militaire pour gagner la main supérieure en commençant l'attaque.<sup>43</sup>

La guerre civile russe a appris à éviter des guerres d'attrition contre coalitions et conduire des offensives rapides contre ennemis isolés. Après sa victoire dans la guerre civile l'Armée Soviétique imprégnée de cette expérience dans doctrine militaire formalisée a accentué guerre offensive qui emploie à grande échelle des formations interarmes convenable au terrain du plateau européen central. Les chars, infanterie, et artillerie ont joué le principal rôle. De plus, les Soviétiques ont établi un système hautement centralisé d'ordre et contrôle et développement doctrinal. “Cependant, le problème avec contrôle centralisé sur le processus doctrinal est qu'il étouffe l'initiative et encourage des opérations rigides.”<sup>44</sup>

---

<sup>42</sup> Pour une discussion de l'évolution de la Guerre en Europe, voyez Michael Howard, War in European History (New York: Oxford University Press, 1977).

<sup>43</sup> Rice, 655, 658, 674, 676.

<sup>44</sup> Carl Van Dyke, “Kabul to Grozny: a Critique of Soviet (Russian) Counter-Insurgency Doctrine,” The Journal of Slavic Military Studies 9 (December 1996): 690-91.

Dans les 1920s, l'Armée Soviétique a adopté l'art opératif, en précipitant le développement des directives des opérations profondes et se bat, en évoluant d'une théorie d'usure à une théorie de manœuvre. En 1928, Tukhachevskii a pris ordre du Leningrad District Militaire où il a commencé les premières expériences avec mécanisation et l'usage de troupes parachutistes. Tukhachevskii est devenu un soutien déclaré et passionné de la mécanisation–la masse, armée mécanisée qui rend effectif le nouvel art opératif sur le champ de bataille, serait capable de mouvements en dehors de la destruction totale de l'ennemi à travers opérations séquentielles et profondes. En automne de 1931, le Département des Opérations récemment créé de l'Académie Frunze a examiné de nouveau les principes de l'art opératif et a commencé enquêter sur les moyens pour effet décisif et annihilateur des opérations. De plus, les Règlements de 1936 du Service en Opérations sur le Champ de Bataille ont adopté le concept de bataille profonde avec technologie moderne–il a recommandé offensives décisives et la destruction totale de forces de l'ennemi.<sup>45</sup>

Les forces Soviétiques et russes qui ont envahi Afghanistan et Tchétchénie, aussi bien que leurs structures de force et doctrine, était un produit du Velikaya Otchestvennaya Voyna. Les années 1942-43 ont témoigné l'évolution d'une méthode offensive dans ce que les feux d'appui centralement contrôlés précédent et supportent l'assaut en profondeur. Après 1943 les Soviétiques ont ressuscité bataille profonde et l'art opératif avec succès énorme. 1944 et 1945 ont vu l'apparition de batailles d'annihilation multi-fronts qui a conformé à une stratégie qui a poursuivi des objectifs militaires et politiques très profondément. Cependant, la force motrice pour l'élaboration et évolution de cette forme d'un art opératif était la technologie. Après la mort de Staline, Zhukov a modifié la structure de la force en éliminant le corps et l'armée mécanisée. Donc, des 50s jusqu'aux 90s forces terrestres Soviétiques principalement ont compris la division du chars et la division du fusilier motorisée. Dans les 1970s le modèle de grande guerre soviétique a culminé avec le développement du concept de bataille aéroterrestre qui a compté sur technologie pour conduire la « bataille interarmées moderne » a lutté « partout dans la profondeur entière de la formation de la bataille de l'ennemi. »<sup>46</sup>

Les forces armées Soviétiques qui ont envahi Afghanistan et les forces armées russes qui ont attaqué Grozny ont été structurées et ont été formé pour guerre conventionnelle à grande échelle. De plus, la doctrine militaire Soviétique a envisagé l'emploi de forces

---

<sup>45</sup> John Erickson, "The Development of Soviet Military Doctrine," in *The Origins of Contemporary Doctrine*, ed., John Gooch, Occasional Number 30 (Camberley, UK: Strategic and Combat Studies Institute, 1997), 88-89, 91.

<sup>46</sup> *Ibid.*, 81, 88-89, 98-100, 101-103, 105.

Soviétiques sur terrain plat ou ondulé, comme les plaines d'Europe centrale. Cette grande approche de la guerre est caractérisée par « chars lourd et formations mécanisées, formations de défenses denses, caractérisée par avance rapide dans l'arrière de l'ennemi pour l'entourer et le détruire. » Ces offensives sont supportées par l'air, artillerie longue portée, et l'airmobile attaque partout dans la profondeur de la défense de l'ennemi. La doctrine Soviétique/Russe cherche la victoire rapide et décisive. L'Afghanistan a confirmé ce qui a déjà été suspecté au sujet de la capacité générale de l'Armée Soviétique--il a compté plus sur une concentration (quantité) de forces et préparation de l'artillerie que sur flexibilité et manœuvre. Cependant, il y a un paradoxe plus inquiétant--les experts militaires Soviétiques savaient quoi faire pour gagner en Afghanistan mais ne l'ont pas fait à cause d'une répugnance culturelle ou inertie. Il n'y avait aucun désir de changer la doctrine, formation, et organisation d'une Armée qui a bien été adaptée pour une guerre européenne contre son adversaire du moment.<sup>47</sup>

De plus, le Ministère russe de Défense a publié en 1992 une doctrine de la sécurité qui affirme que OTAN est restée la menace à long terme mais les conflits régionaux et guerre de basse intensité étaient plus vraisemblables. Cependant, le type de doctrine militaire et de forces exigé pour ces deux types de conflit paraît irréconciliable. Les Généraux russes ont aussi étudié la Guerre de Golfe dans le contexte d'autres conflits régionaux du vingtième siècle et conclu que cette bataille conventionnelle, mais non - linéaire était la solution. Ce type d'offensive exigerait la conduite des forces mobile de manœuvres opératives et tactiques simultanées partout dans les profondeurs de l'ennemi. En 1992, le Ministre de la Défense russe, Général Grachev, a adopté un nouveau Conseil d'administration des Forces Mobile pour rendre effectif cette idée et en novembre 1994, le Président Yeltsin a annoncé que la création de la Force Mobile était achevée.<sup>48</sup>

Finalement, l'observation suivante est une récapitulation lucide et concise du rôle traditionnel de l'armée russe dans Asie Centrale et le Caucase:

L'armée russe a une longue tradition de participation dans les petites guerres sur le bord de l'empire. Cette tradition a à temps eu un effet positif sur innovation militaire et réforme. Les réformes militaires des 1860s-70s sont venues au moins dans les réformes de théâtre portées hors du Caucase par Dmitri Miliutin et son commandant général en partie. Toujours, plus souvent, cette participation militaire a fait naître un

---

<sup>47</sup> Scott R. McMichael, "The Soviet Army, Counter-Insurgency, and the Afghan War," *Parameters* 19 (December 1989): 21-22; Olivier Roy, *The Lessons of the Soviet/Afghan War*. Adelphi Paper 259. (London: International Institute for Strategic Studies, 1991), 51-52.

<sup>48</sup> Van Dyke: 695-96.

ensemble d'officiers indépendant comme Cherniaev qui a essayé d'emporter sa propre politique étrangère en Asie Centrale.<sup>49</sup>

### 3.1 Le paradoxe stratégique--les moyens contre les buts

Les guerres symétriques sont des guerres totales où la lutte est une zéro somme pour survie par les deux côtés--les guerres mondiales en sont un exemple. De l'autre côté, une lutte asymétrique implique que la guerre pour les insurgés indigènes est totale mais qu'elle est limitée pour la grande puissance fondamentalement. C'est parce que les insurgés ne posent aucune menace directe à la survie du grand puissance. De plus, la mobilisation militaire pleine est politiquement possible pour la grande puissance dans une situation asymétrique, mais non plus considéré nécessaire. La disparité dans les capacités militaires est si grande et la confiance que le puissance militaire prédominera est si aiguë que la victoire est attendue. Cependant, bien que le côté inférieur possède des moyens limités, son but est l'expulsion du grand puissance néanmoins. Le choix pour le perdant est mort 'ou victoire littéralement.'<sup>50</sup>

De façon intéressante, les Mujahadeen et les Tchétchène, affrontés avec un paradoxe stratégique de buts illimités et moyens limités, ont été contraints pour adopter une stratégie Fabien contre l'armée russe. " La stratégie de Fabius n'était pas une fuite de bataille pour gagner le temps simplement, mais calculé pour son effet sur le moral de l'ennemi ". Selon Liddell Hart, le général Fabius romain savait trop bien la supériorité militaire de son ennemi pour risquer une décision dans bataille directe; par conséquent, Fabius a cherché pour l'éviter et au lieu a cherché par « les piqûres d'épingle militaires pour amenuiser l'endurance » des envahisseurs. Donc, la stratégie Fabius a été conçue pour prolonger la guerre, en évitant des batailles directes contre les concentrations supérieures de l'ennemi.<sup>51</sup>

Une stratégie Fabienne contient une asymétrie énorme de moyens qui sont inhérent dans ce paradoxe stratégique. Il est illustré par Quintus Sertorius qui pendant la guerre civile de Rome a utilisé la métaphore suivante pour convaincre les troupes barbares espagnoles que ce serait imprudent de prendre l'armée romaine en bataille directe. Il a apporté devant leurs yeux deux chevaux, un très fort, l'autre très faible. Alors il a amené deux hommes jeunes, un robuste, l'autre faible. Il a fait arracher la queue entière du cheval faible par l'homme fort, pendant que le

---

<sup>49</sup> Sherman W. Garnett, "Russia and its Borderlands: a Geography of Violence," *Parameters* 27 (Spring 1997): 6-7.

<sup>50</sup> Mack, "The Politics of Asymmetric Conflict," 132.

<sup>51</sup> B.H. Liddell Hart, *Strategy*, 2<sup>nd</sup> ed. (New York: Praeger, 1967), 26-27. The term 'Fabian' connotes an indirect strategic use of force and stems from the Roman general Quintus Fabius Maximus Cunctator (the Delayer) who protracted the war against Hannibal in the Second Punic War by the avoidance of decisive battles. Also see B. H. Liddell Hart, *The British Way in Warfare* (New York: The Macmillan Company, 1933), 97.

jeune homme faible devait arracher la queue du fort cheval un poil par un poil. Alors, quand le jeune homme faible avait réussi dans sa tâche, pendant que le fort luttait encore vainement avec la queue du cheval faible, Sertorius a observé:

Par cette illustration j'ai exposé à vous, mes hommes, la nature de les cohortes romaines. Ils sont invincibles à lui qui les attaque groupées; cependant celui qui les attaque petit à petit les vaincra.<sup>52</sup>

### 3.1.1 Afghanistan

La clé de voûte de stratégie Soviétique qui commence en décembre 1979 était de limiter le niveau de son engagement militaire. Vu la dimension de la force à s'engager, un plan de conquête et occupation n'était pas faisable, ni il a jamais été considéré. Au début, la stratégie Soviétique a été basée sur le rajeunissement et l'emploi de l'armée de la République Démocratique d'Afghanistan. Il apparaît, que les Soviétiques croyaient initialement qu'ils ont affronté une révolte limitée en Afghanistan. Cependant, ils se sont rendus compte finalement que le support de la population pour la résistance était si fort qu'il a dépassé sa capacité à contrer efficacement la marionnette DRA.<sup>53</sup>

Les opérations Soviétiques dans la Guerre afghane, en fait, n'ont pas visé battre le Moujahidin qu'ils ont plutôt visé à intimider et terroriser la population pour abandonner des régions de résistance intense et annulant support pour les guérilleros. Les méthodes et armes employés – destruction délibérée de villages, les bombardement hautes altitudes massifs, napalm, et l'usage de jouets piégés – témoigne à l'intention de l'armée Soviétique pour terroriser la population civile afghane. Ces méthodes, avec la politique de terre brûlée et le minage lourde des autoroutes clés et les périmètres de villes, ont aussi résulté en la destruction d'une grande partie de terres agricoles. De plus, plus que 80% des victimes infligé par l'armée Soviétique était civil d'après un 1984 rapport par docteurs français qui travaillent dans les régions résistance - contrôlées.<sup>54</sup>

L'Afghanistan était conflit asymétrique parce que l'Union Soviétique a lutté une guerre limitée pendant que le Moujahidin a lutté une guerre totale. Moscou a limité à la fois l'étendue de ses opérations et le montant de forces qu'il s'est engagé intentionnellement. De l'autre côté, c'était une guerre totale pour la résistance – une guerre pour la survie et le futur de leur pays. L'armée Soviétique n'a pas perdu la guerre en Afghanistan, il a manqué de gagner simplement–

---

<sup>52</sup> Citée dans Frontinus, *Strategems and Aqueducts of Rome*, trans. Charles E. Bennett (Cambridge, MA: Harvard University Press, 1997), 67-68.

<sup>53</sup> Baumann, 135.

il n'a pas accompli ses buts. De plus, l'Armée qui est revenue d'Afghanistan a été battue, physiquement et psychologiquement. De l'autre côté, le Moujahidin ne soit pas victorieux mais est resté vaincu néanmoins. « Les guérilleros ont établi rapidement qu'ils n'atteindraient pas de victoire retentissante, mais pourrait saper les envahisseurs. » Essentiellement, les guérilleros afghans ont prouvés l'affirmation de Kissinger–le guérillero gagne s'il ne perd pas. Ils ont contrecarré la stratégie Soviétique d'annihilation en conduisant une guerre prolongée d'usure efficacement.<sup>55</sup>

### 3.1.2 Tchétchenie

Il y a aucun gagnant. Nous savons que si nous luttons nous gagnons. Si nous ne sommes pas, nous avons perdu. Les Russes peuvent nous tuer et détruire la terre. Alors ils gagneront. Mais nous le rendrons très douloureux pour eux.<sup>56</sup>

L'armée Tchétchène novice a battu l'armée officiellement supérieure d'un grand puissance eurasiens parce que c'était capable d'utiliser des tactiques conventionnelles dans une manière peu orthodoxe de concentrer contre faiblesses de l'Armée russe. Dans Grozny, Dudayev a utilisé une combinaison de méthodes conventionnelles et peu conventionnelles de lutter contre les Russes avec succès. Depuis que l'asymétrie a caractérisé le rapport entre l'Armée Tchétchène et l'Armée russe, les méthodes de les Tchétchène dans combat urbain étaient saines parce que les Tchétchène ont évité la bataille ouverte contre les forces russes et ont exploité les avantages de défense urbaine pour infliger des victimes énormes contre les Russes.

Depuis que l'Armée de Dudayev a été limitée dans personnel, ressources, et formation, il s'est bientôt rendu compte que commettre ses troupes pour bataille ouverte contre les Russes inviterait le désastre. Par conséquent, Dudayev a évité des collisions de front avec l'Armée russe après les défenses chères de l'Armée Tchétchène de Grozny en 1995. Reconnaisant ses limitations, Dudayev a adopté une stratégie indirecte d'usure par lequel il a évité des actions générales contre le principal effort russe mais au lieu a concentré ses forces contre avant-poste de l'ennemi faibles. Le plan de Dudayev pour victoire était garder la guerre permanente en

---

<sup>54</sup> Alex Alexiev, The War in Afghanistan: Soviet Strategy and the State of the Resistance (Santa Monica, CA: RAND, 1984), 2-3.

<sup>55</sup> Scott E. McIntosh, "Leading with the Chin: using Svechin to Analyze the Soviet Incursion into Afghanistan," The Journal of Slavic Military Studies 8 (June 1995): 429; Stephen J. Blank, Afghanistan and Beyond: Reflections on the Future of Warfare (Carlisle Barracks, PA: Strategic Studies Institute, 1993), 1.

<sup>56</sup> Général des forces Tchétchènes cité par Gregory J. Celestan, Wounded Bear: the Ongoing Military Operation in Tchétchène (Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, 1996), 6. Après cette citation, Foreign Military Studies Office apparaît comme FMSO.

conservant ses forces qui affaiblissent la volonté russe de lutter avec les attaques contre la périphérie de ses forces. D'après un historien qui explique un autre conflit asymétrique, une " telle stratégie de l'érosion " vient d'un paradoxe stratégique: quand on a un objectif politique qui est absolu--le départ absolu de l'armée russe de Tchétchénie, mais ses moyens militaires sont si faibles qu'il n'y a aucune autre alternative qu'une défensive stratégique.<sup>57</sup>

Par conséquent, l'Armée russe dans Tchétchénie a été confondue par la principale contradiction qui caractérise des luttes asymétriques. Les Russes, de plus, étaient tombés dans le dilemme d'une guerre de postes conçu comme un moyen de contrer une campagne du guérillero. Une fois dispersé, leurs avant-poste avaient jamais été assez nombreux pour contrôler le pays, parce que les attaques partisans sur les plus petits postes les avaient contraints pour consolider dans moins et moins garnisons. Mais les garnisons étaient trop peu et trop petit pour contrôler les opérations des partisans partout dans la campagne. Compte tenu la relativement petite dimension de Tchétchénie, simplement il n'y avait pas assez de troupes pour contrôler le pays entier contre un adversaire tenace qui lutte pour survie.<sup>58</sup> Cependant, Henry Kissinger offre une explication puissante du paradoxe stratégique:

«Le guérillero gagne s'il ne perd pas; l'armée conventionnelle perd s'il fait ne gagnez pas. » --Henry Kissinger<sup>59</sup>

Donc, la stratégie Tchétchène 'd'érosion' contre les Russes n'était pas différent des préceptes de Mao Tse-tung et les prescriptions de Henry Kissinger pour victoire du guérillero. Le but stratégique de Dudayev devait être casser la résolution du gouvernement russe et population à travers engagements graduels et persistants contre objectifs périphérique et des forces russes pauvrement organisé. Les Tchétchènes, de l'autre côté, ont conduit une défensive stratégique, associée avec attaques tactiques visées infliger des pertes russes, et n'a pas perdu en conservant leur petite armée. Les forces de Dudayev étaient si faibles comparé aux forces russes qu'il ne pourrait pas avoir les moyens d'affronter les Russes dans une bataille conventionnelle parce que ses soldats ne pourraient pas gagner. Cependant, les objectifs politiques Tchétchène --expulser l'Armée russe et indépendance --était total. Pour trouver une sortie de cette contradiction, Dudayev pouvait pas compter sur une victoire militaire totale mais dans la possibilité que l'opposition politique dans puissance de Moscou force au cours du temps

---

<sup>57</sup> Russell F. Weigley, "American Strategy from its Beginnings through the First World War" in Makers of Modern Strategy, ed. Peter Paret (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1986), 410-411 Ibid., 410-412; and Weigley, The American Way of War, 5, 15, 18-19.

<sup>58</sup> Cette explication provient du Weigley, The American Way of War, 34. Il discute cette contradiction dans le contexte d'un autre conflit asymétrique – la Révolution Américaine.

<sup>59</sup> Henry Kissinger, "The Vietnam Negotiations," Foreign Affairs 47 (January 1969): 214.

l'Elsine gouvernement abandonner le conflit. Les combattants Tchétchènes plus faibles, mais plus adroits ont accompli ceci en refusant d'affronter les Russes sur leurs propres termes et en ayant recours aux approches peu orthodoxes.

### 3.2 Le paradoxe de la technologie

Ce paradoxe englobe une disparité énorme dans puissance de la ressource. Parce qu'il y a des différences énormes dans les niveaux de capacités technologiques et industrielles entre adversaires dans les conflits asymétriques, la grande puissance possède un avantage irrésistible dans puissance de combat potentiel. Cette disparité est inhérent dans la structure de tout conflit qui implique un puissance périphérique qui fait face à un grande puissance. L'histoire pointe beaucoup de cas où les armées impériales ont lutté contre les « barbares, » ou adversaires technologiquement inférieurs. Quelques-unes des asymétries le plus prononcées dans technologie dans ce siècle se sont manifestés pendant la Guerre de Vietnam et la guerre Soviétique en Afghanistan. On peut conclure de ces exemples qui non seulement une armée conventionnelle et supérieur technologiquement certainement n'assure pas la victoire, mais que même il peut saper la victoire dans un contexte asymétrique. Demandez seulement à un vétéran d'Afghanistan ou des batailles dans Grozny comment les effectifs supérieurs et la technologie contre un adversaire astucieux qui utilise une approche asymétrique fonctionnent.<sup>60</sup>

#### 3.2.1 Afghanistan

Les Soviétiques ont apporté le répertoire entier de la technologie militaire d'un puissance industrialisé pour lutter contre le Moujahidin et les gens afghans. Cependant, les Russes ont manqués de reconnaître que cette technologie ne sont pas aucun remplaçant pour stratégie et volonté. En fait, maximiser la technologie en utilisant force sans faire de distinction, associé avec l'absence de n'importe quoi qui se rapproche d'une campagne de la contre-guérilla, a aidé saper les efforts Soviétique en Afghanistan en s'aliénant la population. Les Soviétiques ont introduit et ont testé la nouvelle technologie pendant la Guerre afghane. Les plus notables des nouvelles armes étaient les BMP-2, le BTR-80, le 82mm mortier automatique, le canon autpropulsé, l'AGS-17 dispositif de lancement de grenade automatique, le BM-22 Lance Roquette Multiple, le MI 8T hélicoptère, le SU-25 avion d'appui au sol, et le fusil d'assaut ASU-74. De plus, les Soviétiques ont apporté plusieurs modèles du MI 24 hélicoptère d'attaque pendant la guerre. Cependant, en dépit de tous cette technologie,

---

<sup>60</sup> Mack, 128, 133.

l'Afghanistan était une guerre pour infanterie légère et les Soviétiques n'avez pas infanterie légère.<sup>61</sup>

Non seulement les Soviétiques manquent d'infanterie légère, mais leurs troupes de l'infanterie motorisées ne pourraient pas se transformer en infanterie légère facilement parce qu'ils se sont trop attachés à leurs blindés et à la technologie lourde. La confiance Soviétique sur forces mécanisées et puissance du feu massive a rendu les soldats chargés si lourdement que tout mouvement à pied au-delà un kilomètre de son BMP, particulièrement donné le terrain et climat en Afghanistan, l'épuiserait. Par exemple, la gilet pare-éclats standards a pesé 16 kilogrammes et l'accentuation Soviétique sur puissance du feu massive au lieu d'exactitude a signifiée que le soldat a porté beaucoup plus de munition. Plus, le poids d'armes collectives était prohibitif pour manœuvre débarquée sérieux—la 12.7mm mitrailleuse lourde pèse 34 kilogrammes sans son trépied, l'AGS-17 pèse 30.4 kilogrammes, et un AGS-17 munition cartouche pèse 14.7 kilogrammes. Donc bénéficiant de tous cette technologie un soldat Soviétique descendu en Afghanistan a été encombré ainsi qu'il ne pourrait pas rattraper les guérilleros afghans.<sup>62</sup>

Néanmoins, les Soviétiques en Afghanistan, comme les Américains au Vietnam, ont découvert que les hélicoptères étaient très utiles pour lutter le Moujahidin à cause de leur mobilité, armement, et souplesse. Étant donné le territoire vaste à couvrir et la nature décentralisée d'opérations en Afghanistan, les Soviétiques auraient fait pire sans l'hélicoptère. L'hélicoptère n'a pas permis aux Soviétiques d'adapter une force conventionnelle à vraiment la contre révolte, mais il les a aidés à se battre contre les Moujahidin beaucoup plus efficacement. “Les hélicoptères ont fourni une mobilité de puissance du combat que les rebelles dans aucun chemin pourraient égaler, surprise, temps de la réaction rebelle réduit, forces Soviétiques pouvant réagir pour contrer menaces rebelles rapidement, et donnant aux forces Soviétiques leurs meilleurs moyens d'exercer l'initiative.” De plus, la menace de la défense anti-aérienne (jusqu'à 1986), a autorisé les Soviétiques le luxe d'aguerrir ses pilotes et tester ses hélicoptères dans un relativement bas environnement du risque.<sup>63</sup>

Cependant, la stratégie soviétique en Afghanistan s'est concentrée essentiellement sur l'usage de la haute technologie et la mobilité tactique (principalement par hélicoptère) comme un moyen d'infliger des victimes en Afghanistan en minimisant leurs propres pertes. En fait, les Soviétiques ont utilisé leur technologie pour conduire une combinaison de méthode de la terre

---

<sup>61</sup> Lester W. Grau, *The Bear Went Over the Mountain: Soviet Combat Tactics in Afghanistan* (Washington, D.C.: NDU Press, 1996), 205.

<sup>62</sup> *Ibid.*, 205-206.

<sup>63</sup> McMichael : 31.

brûlée assouplie et de « génocide migrateur. » De nombreux rapports ont montré que les forces soviétiques, surtout les hélicoptères d'attaque, ont été utilisées pour détruire des villages et brûler des récoltes pour forcer la population – principale source de support pour les Moujahidin – à laisser le pays. D'autres rapports ont expliqué que les Soviétiques déclaraient des zones de tir libre dans les régions où il y avait une forte présence de la résistance. D'après un expert sur les Soviétiques, "le monopole Soviétique sur la haute technologie" en Afghanistan "a magnifié les aspects destructeurs de leur comportement." La quantité moyenne de "haute technologie" sur les plates-formes aéroportées de l'Afghanistan étaient de 240 hélicoptères d'attaque environ, 400 autres hélicoptères, plusieurs escadrons de MiG-21s et MiG-23s, et au moins un escadron de SU-25, avions d'appui tactique, dont c'était le premier déploiement opérationnel. L'extrait suivant souligne l'emploi normal par les Soviétiques de la technologie et de la puissance du feu :<sup>64</sup>

Notamment dans les vallées autour de Kabul, les Russes entreprirent une série de grandes opérations engageant des centaines de chars, mobilisant des moyens importants, utilisant bombes, roquettes, napalm, projectiles à billes et même, un moment les gaz, détruisant tout sur leur passage, même les récoltes, ne faisant pas de quartier, et n'en attendant pas d'ailleurs.<sup>65</sup>

De plus, les forces Soviétiques en Afghanistan ont mieux employé leur avantage technologique pour améliorer leurs performances après la prise de pouvoir de Gorbatchev en mars 1985. Ils ont eu un usage particulièrement efficace des hélicoptères Mi 24 et Mi 25 Hind et l'insertion de forces spéciales derrière les lignes ennemies. Avant 1985, les forces soviétiques sont pour une grande part restées dans leurs garnisons et en dehors de celles-ci, ils ont opéré seulement dans des véhicules blindés et généralement le long des principales autoroutes qui relient les villes majeures. En 1986, les innovations militaires soviétiques (aussi bien technologiques que conventionnelles) obtenaient des résultats contre la résistance Moujahidin. Cependant, en avril 1986, les Américains ont décidé de fournir aux Moujahidin des Stingers, missiles antiaériens tirés à l'épaule et cela fut un tournant décisif dans la guerre. Les guérilleros étaient capables de saper un avantage technologique soviétique clé : la mobilité et la puissance de feu des hélicoptères : les pertes d'avion étaient estimées à un par jour. En conséquence, les

---

<sup>64</sup> Joseph W. Collins, "The Soviet-Afghan War: the First Four Years," *Parameters* 14 (Summer 1984): 50-51.

<sup>65</sup> Bernard Exedit, "Les Soviétiques en Afghanistan" in *Stratégies de la guérilla: Guerres Revolutionnaires et Contre-Insurrections*, Gerard Chaliand (Paris: Gallimard, 1984), 327.

Soviétiques ne furent plus capables d'utiliser les hélicoptères dans un rôle d'appui au sol et l'efficacité des infiltrations de Spetznaz par hélicoptère ont été limitées.<sup>66</sup>

L'introduction et l'emploi du Stinger, qui commença en 1986, ont montré comment un mouvement de guérilleros peut infliger des grosses pertes à une armée régulière et industrialisée sans avoir un haut niveau de formation et d'organisation. La conséquence fut un recours accru à l'artillerie et le bombardement aérien en haute altitude. Plus la guerre durait et les Soviétiques utilisaient la technologie et la puissance du feu massive pour limiter leurs pertes, plus ils ont causé des pertes civiles. En conséquence, la résistance envers les Soviétiques est devenue plus galvanisée, organisée, et efficace. En dépit de la relativement haute technologie des Soviétiques et de la technologie relativement primitive des Moujahidin, malgré le Stingers, les pertes matérielles soviétiques en Afghanistan étaient : 118 avions, 333 hélicoptères, 147 chars, 1314 transports blindés, 433 pièces d'artillerie et mortiers, 1138 postes radio et véhicules CP, 510 véhicules du génie, et 11 369 camions.<sup>67</sup>

Malgré l'avantage technologique énorme des Soviétiques, ils ont certainement abandonné une quantité considérable de matériels aux Afghans primitifs et barbares. Cela montre clairement qu'une asymétrie de technologie n'assure pas la victoire – pour chaque avantage technologique, il y a une contre partie, technologique comme ce fut le cas du Stinger; ou adaptative comme avec le RPG. Avant que le Stinger n'arrive dans le théâtre, les guérilleros avaient déjà abattu plusieurs centaines d'hélicoptères avec des mitrailleuses embusquées et des RPG à déflecteur de jet modifié, ce qui a permis aux Moujahidin de tirer à l'épaule cette arme antichar sur des cibles aériennes. Vingt ans plus tard, des miliciens somaliens formés par les vétérans Moujahidin, ont utilisés de la même façon des RPG modifiés pour abattre deux hélicoptères américains Blackhawk et précipiter le retrait américain de Somalie. Même de plus, les Afghans ont aussi utilisé les moutons pour clarifier des champs de mines – une solution de très basse technologie à un problème venant de la technologie avancée.

---

<sup>66</sup> Robert S. Litwak, "The Soviet Union in Afghanistan" in Foreign Military Intervention: the Dynamics of Protracted Conflict, eds. Ariel E. Levite, Bruce W. Jentleson, and Larry Berman (New York: Columbia University Press, 1992), 84.

<sup>67</sup> Roy, 53; Litwak, 84; and Grau, The Bear Went Over the Mountain, xix.

### 3.2.2 Tchétchénie

Pour les Tchétchènes, une victoire militaire franche était improbable, donc leur but était d'infliger autant de victimes possible aux russes et d'éroder leur volonté de lutter. Les Tchétchènes ont utilisé une stratégie « asymétrique » qui a évité la bataille ouverte contre les blindés russes, l'artillerie, et la puissance aérienne. Ils ont cherché à équilibrer les potentiels en menant une guerre d'infanterie. Sans cesse, les Tchétchènes ont forcé leurs homologues russes à les rencontrer sur le champ de bataille urbain où un soldat pourrait être abattu facilement.<sup>68</sup>

Les forces russes qui ont attaqué Grozny le 31 décembre 1994 étaient supérieures aux défenseurs Tchétchènes tant technologiquement que quantitativement. Peut-être que la perception de l'armée russe de sa propre invulnérabilité, venant d'une supériorité numérique et technologique, a contribué à la manière hasardeuse avec laquelle elle est allée dans le véritable guépier anti-char d'embuscades antichar des Tchétchènes. A titre d'information, les Russes ont employé 230 chars, 454 véhicules de l'infanterie blindés et 388 pièces d'artillerie. Les Tchétchènes, de l'autre côté, avaient 50 chars, 100 véhicules de l'infanterie blindés, et 60 pièces d'artillerie. A chaque fois, et en dépit de leur supériorité dans tous les systèmes des armes, les Russes furent incapables d'amener les Tchétchènes dans une position désavantageuse. Bien que le précédent ministre russe de la Défense Grachev ait proclamé qu'il pourrait faire tomber le régime de Dudayev en deux heures avec un régiment de parachutistes, l'adroite résistance des forces tchéchènes dans Grozny a contraint les forces russes à reculer du centre de ville pour se regrouper. En tirant de tous les côtés et de tous les sols, de bloc de ville en bloc de ville, les équipes anti-char tchéchènes détruisirent systématiquement un grand nombre de blindés russes avec des RPG-7. Ainsi, un régiment russe en a perdu 102 de ses 120 véhicules pendant l'assaut de la Saint-Sylvestre, et la plupart de ses officiers.<sup>69</sup>

Meilleure conduite de la guerre – contrecarrer la stratégie de l'ennemi,  
en deuxième – interrompre ses alliances à travers la diplomatie,  
en troisième – attaquer son armée sur le champ de bataille, la plus  
mauvaise stratégie – attaquer les grandes villes. –Sun Tse<sup>70</sup>

Les combattants Tchétchènes ont transformé chaque ville en un réseau d'embuscades et ont infligé des pertes sérieuses aux colonnes russes numériquement et technologiquement

---

<sup>68</sup> Sean J. A. Edwards, Mars Unmasked: the Changing Face of Urban Operations (Santa Monica, CA: RAND, 2000), 28.

<sup>69</sup> Timothy Thomas, "The Caucasus Conflict and Russian Security: the Russian Armed Forces Confront Tchétchénie, Part III (Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, hereafter, FMSO, 1997), 6; Raymond Finch, "Why the Russian Military Failed in Tchétchénie" (Fort Leavenworth, KS: FMSO, 1997), 4-7; Celestan, 4.

<sup>70</sup> Sun Tse, citée dans Timothy Thomas, "The Battle of Grozny: Deadly Classroom for Urban Combat," Parameters 29 (Summer 1999): 87.

supérieures. Une méthode que les Tchétchènes ingénieux ont utilisé pour tourner à leur propre avantage la supériorité technologique de la Russie était de pousser intentionnellement un avion de combat russe à commettre un dégât collatéral irréfléchi. Quand l'avion russe ripostait sur une arme individuelle dans un environnement urbain, il détruisait invariablement une maison proche ou route. Une telle destruction impudique mettait inévitablement en colère la population locale, et donc rendait le recrutement beaucoup plus facile pour le camp tchétchène. Un autre exemple de l'ingéniosité tchétchène était pour les guérilleros de s'interposer entre deux régiments russes pendant l'obscurité et de tirer dans les deux directions. Cela a souvent déclenché des tirs fratricides intenses entre les unités russes.<sup>71</sup>

Cependant, dans les villes comme dans les montagnes, entre 1994 et 1996, le conflit en Tchétchénie a témoigné d'un usage massif de la technologie russe et de la puissance du feu – tapis de bombes et frappe massive de l'artillerie – la plupart n'ayant exposé qu'une petite inquiétude pour les victimes civiles et les dégâts collatéraux. De l'autre côté, les forces Tchétchènes ont continué à éviter des batailles directes pour le reste de cette guerre, en isolant des forces russes en de petits détachements qui pouvaient alors être attirées dans un piège et pouvaient être détruites petit à petit. Pour les Russes, inexpérimentés dans les techniques et les particularités de la contre insurrection, l'emploi massif de l'artillerie est devenue le remplaçant de la manœuvre d'infanterie et le principe conventionnel de l'offensive “s'est transformé en les tonnes d'obus envoyées sur l'objectif.” Il semble alors, qu'au lieu d'adopter cette approche de la contre insurrection qui consiste à séparer le poisson de l'eau, les Russes ont essayé en Tchétchénie d'éliminer l'eau avec le feu et la technologie.<sup>72</sup>

Le fait que la supériorité technologique et numérique des Russes ne leur ait pas permis d'accomplir leurs objectifs met simplement en lueur la nature chimérique de la technologie. Lester Grau affirme que cette guérilla dénie beaucoup des avantages de la technologie parce que c'est plus une épreuve de volonté nationale et endurance. Ce qui est encore plus marquant, c'est que la guerre asymétrique est le moyen le plus efficace et le plus rationnel pour un groupe ou un Etat technologiquement inférieur pour combattre une grande puissance. Grau offre une conclusion irréfutable sur la technologie et le conflit asymétrique: “ la technologie offre de petits avantages décisifs en guérilla, en combat urbain, dans les opérations de maintien de la

---

<sup>71</sup> Lester W. Grau, Changing Russian Tactics: the Aftermath of the Battle of Grozny, Strategic Forum Number 38 (Washington, D.C.: INSS, 1995), 5; Thomas, “The Caucasus Conflict,” 9, 22-23.

<sup>72</sup> Finch, 5-6 and Celestan, 5. Mao Tse-Tung a décrit le peuple dans une guerre guérilla comme la mer et il a décrit les guerrilleros comme les poissons qui vivent dans la mer -- voyez Mao Tse-tung, On Guerrilla Warfare, trans., Samuel B. Griffith (Champaign, IL: University of Illinois Press, 1961), 93.

paix, et dans le combat en terrain accidenté. L'arme de choix dans ces conditions reste la quantité importante de fantassins bien entraînés.”<sup>73</sup>

### 3.3 Le paradoxe de la volonté

Même il y a deux millénaires, le soldat de carrière, professionnel, salarié, pensionné et citoyen des légions romaines a dû lutter régulièrement contre des guerriers décidés à mourir glorieusement pour leur tribu ou leur religion. Déjà, les supérieurs étaient loin d'être indifférents aux victimes des combats, seulement parce que les troupes étaient très coûteuses et la ressource citoyenne était très rare.<sup>74</sup>

Cette citation met en avant cette disparité profonde qui caractérise des conflits entre « les puissances impérialistes » et des « pouvoirs non – impérialistes ou barbares ». Pire, les grandes puissances sont incapables ou peu disposées à accepter indéfiniment de grandes pertes dans les guerres périphériques. C'est l'endurance nationale du plus faible parti, sa volonté, ou son haut seuil de tolérance de la douleur, quelquefois manifesté par une capacité d'accepter volontiers n'importe quel coût (même si cela signifie des « quantités importantes de fantassins bien formés [tués] ») qui permet aux petits puissances de réussir contre les grandes. De la forêt Teutoburg, en passant par la Longue Marche, au siège de Dien Bien Phu, les adversaires qui étaient manifestement inférieurs, d'après les estimations les plus tangibles de leur puissance militaire - armements, technologie, organisation – se sont organisés pour persévérer afin d'atteindre finalement la victoire contre des puissances supérieures. Un étudiant de Sun Tse et Mao Tse-tung explique pourquoi « la volonté » est si important :

Le succès de la guérilla n'est pas dépendant de la mise en œuvre effective d'appareils mécaniques complexes, de systèmes logistiques hautement organisés, ou de la précision d'ordinateurs. Son élément de base est l'homme, et l'homme est plus complexe qu'aucune de ses machines. Il est doté d'intelligence, d'émotion, et de volonté.<sup>75</sup>

Tous les conflits asymétriques exposent la même contradiction de la volonté. Est-ce qu'aucune expression ne résume mieux cette disparité que cet extrait d'un film au sujet de la Guerre de Vietnam : « Comment est-ce que vous battez un ennemi qui est disposé à lutter contre des hélicoptères avec les arcs et les flèches? » De plus, les tactiques de l'ennemi asymétrique ont paru être motivées par un désir d'imposer des pertes aux la grande puissance

---

<sup>73</sup> Lester W. Grau, “Bashing the Laser Range Finder with a Rock” (Fort Leavenworth, KS: FMSO, 1997), 4.

<sup>74</sup> Edward N. Luttwak, “Toward Post-Heroic Warfare,” *Foreign Affairs* 74 (May/June 1995): 116.

<sup>75</sup> Samuel B. Griffith, “Introduction” in Mao Tse-tung, *On Guerrilla Warfare*, trans., Samuel B. Griffith (Champaign, IL: University of Illinois Press, 1961), 7.

sans se soucier du coût qu'ils s'infligeaient. Dans ce genre de conflit, on trouve généralement un ennemi qui manifeste la volonté de supporter des pertes d'un niveau plus grand que le notre, mais il n'a pas accepté ces pertes comme élément décisif et a refusé de crier grâce.<sup>76</sup>

Cependant, non seulement la force supérieure de l'armée conventionnelle ne garantit pas la victoire, mais, sous certaines conditions, elle peut la saper. Depuis que l'adversaire le plus faible manque de capacités technologiques pour détruire la capacité militaire de la puissance extérieure mais a néanmoins des buts politiques illimités tels que l'indépendance, il doit regarder l'impact politique sur la métropole. En d'autres termes, «les insurgés doivent retenir un degré minimum d'invulnérabilité » afin d'éviter la défaite et pour gagner, ils doivent être capables d'imposer une accumulation continue de coûts à leurs adversaires. D'un point de vue stratégique, le but des rebelles doit être de pousser la grande puissance à une escalade dans le conflit. Cela entraînera des coûts politiques et économiques à la puissance extérieure - des coûts normaux de la guerre, tels que des soldats tués et du matériel détruit - mais à force, ceux-ci pourraient être vus comme trop importants quand la sécurité de la grande puissance n'est pas directement menacée.<sup>77</sup>

Les coûts directs en vies et en matériel perdus gagnent de l'importance stratégique seulement quand ils ont comme résultats indirects d'amplifier psychologiquement et politiquement le désaccord dans la puissance métropolitaine. La critique domestique augmentera comme les pertes de la bataille et les coûts économiques vont par conséquent monter, dans une guerre contre un adversaire qui ne pose aucune menace directe à ses intérêts vitaux: " dans une guerre limitée, il n'est pas tout à fait clair pour ces groupes, dont les intérêts sont affectés de façon défavorable, que de tels sacrifices soient nécessaires ". Également remarquable est le fait que le besoin de risquer la mort paraîtra moins clair aux conscrits et les soldats professionnels quand la survie de leur pays n'est pas en cause. Cette considération est pertinente à la fois dans les contre- insurrections et dans les opérations de maintien de la paix, quand les grandes puissances emploient des moyens militaires modernes dans des régions moins avancées.<sup>78</sup>

---

<sup>76</sup> Francis Ford Coppola, *Gardens of Stone*, produced by Columbia TriStar Home Video, 111 minutes, 1987, videocassette.

<sup>77</sup> Mack, 128, 130, and 132-133.

<sup>78</sup> *Ibid.*, 136-139.

### 3.3.1 Afghanistan

Le plafond d'intervention choisi par Brejnev, bien que plutôt bas, été trop haut pour Gorbatchev. L'opinion publique soviétique est devenue plus virulente ; et à la lumière de « l'offensive de charme » dirigé par l'Ouest, la guerre est apparu de plus en plus inacceptable.<sup>79</sup>

Le paradoxe de volonté était particulièrement apparent en Afghanistan parce que même au début de la participation soviétique directe, le gouvernement Brejnev a cherché à limiter l'engagement à un niveau tolérable. De plus, l'appareil de sécurité soviétique, Clausewitzien, - a décidé incorrectement que la destruction des villages afghans et des récoltes priverait les guérilleros de leurs moyens de faire la guerre, brisant ainsi leur volonté. Les Soviétiques auraient pu réussir en bombardant des Afghans de « l'âge de pierre » mais ils n'en étaient déjà plus là. Malgré des tonnes de bombes et des centaines de milliers de morts, l'ennemi était résolu et l'espoir des Soviétiques de voir une guerre se terminer par le succès fut réduit. Manquant de moyens militaires pour détruire la capacité soviétique de conduire la guerre, le Moujahidin s'est concentré sur l'augmentation les coûts et la sape de la volonté politique de Moscou à supporter la poursuite de la guerre. Mao a exprimé ceci comme « la destruction de l'unité de l'ennemi » mais Mack l'explique plus lucidement: « si la volonté du la puissance extérieure de continuer la lutte est détruite, alors sa capacité militaire – peu importe sa puissance – est totalement sans objet. »<sup>80</sup>

En Afghanistan, les dimensions domestiques du conflit ont été remplacées par le Jihad, une guerre religieuse contre les envahisseurs infidèles. Islam et nationalisme ont été entrelacés et une croisade idéologique galvanisée contre les Soviétique a remplacé la perspective tribale plus séculière. De plus, au lieu de gagner le soutien pour le gouvernement plus modéré qu'elle a installé, l'invasion soviétique a en fait précipité un contrecoup parmi ces Afghans initialement loyaux au gouvernement précédent. L'invasion a fondu l'idéologie islamique avec la cause de libération nationale. Après l'invasion, des milliers d'officiers et de soldats de l'Armée afghane se sont enfuis au près des Moujahidin et les insurgés ont saisis des centaines d'avant-poste du gouvernement, la plupart étant livrés par les soldats déserteurs. Ainsi, par exemple, Massoud a gagné le contrôle de la vallée du Panjshir entière pendant le printemps de 1980 alors qu'avant l'invasion, ses forces avaient été emprisonnées dans une beaucoup plus petite partie de la vallée supérieure.<sup>81</sup>

---

<sup>79</sup> Roy, 32-33.

<sup>80</sup> Mack, 129-130 ; Mao, On Guerrilla Warfare, 90>

<sup>81</sup> Roy, 15, 17.

De l'autre côté, les Soviétiques ont cherché à limiter leur rôle au début de la guerre parce qu'il n'étaient pas prêts à supporter les coûts humains nécessaires. Le but Soviétique n'a jamais été de gagner par une victoire franche sur le champ de bataille mais plutôt de saper et diviser le Moujahidin avec une stratégie indirecte et à long terme. Cette stratégie était triple : conduire une guerre d'usure et de représailles ; fermer les frontières et donc les voies d'approvisionnement, avec une pression directe sur le Pakistan par des attentats et des opérations terroristes ; pénétrer le mouvement de la résistance. De plus, informé de la débâcle américaine au Vietnam, les Soviétiques voulaient éviter le « syndrome de Vietnam » en maintenant la guerre à un plan local et à un bas niveau, ainsi qu'éviter l'escalade ou le basculement direct des pays adjacents. De plus, l'Union Soviétique ne pouvait engager ses meilleures unités en Afghanistan pendant longtemps parce que « l'entretien de son empire dépendait d'une présence militaire lourde et permanente dans ses satellites ». Cette non-volonté d'engager des forces considérables a rendu les Soviétiques très prudents et militairement conservateurs, à tous les niveaux. Pendant leur guerre de dix ans en Afghanistan, à aucun moment ils n'ont essayé de construire une force ou d'établir une doctrine de contre-insurrection.<sup>82</sup>

Donc, pour garder la guerre afghane à un bas niveau, les Soviétiques devaient limiter les coûts humains, économiques, diplomatiques et politiques. En conséquence, ils ont plafonné le volume des troupes à 115 000 hommes, n'ont pas poursuivi l'ennemi dans son sanctuaire au Pakistan, ont essayé de minimiser des victimes autant que possible, d'éviter un isolement diplomatique majeur, et de consolider le gouvernement de Kabul pour limiter militairement et politiquement la participation directe des troupes soviétiques. Cependant, la volonté politique n'était pas favorable pour le long terme, même dans un niveau limité d'engagement. Bien que les coûts réels n'aient pas augmenté en 1985, la nouvelle gestion de Gorbatchev ne pouvait pas admettre ce niveau d'engagement parce que les coûts étaient devenus moins supportables pour les raisons suivantes: l'opinion publique soviétique est devenue plus virulente pendant la Glasnost; la guerre a paru inacceptable vis-à-vis de « l'offensive de charme » venant de l'Ouest; et les gouvernements soviétiques sont devenus moins disposés à subventionner des gouvernements inefficaces dans le tiers monde, comme par exemple, le Cuba et le Vietnam.<sup>83</sup>

A la fin, « la direction du Kremlin était peu disposée à faire un plus grand engagement de la troupe simplement parce que d'abord les effectifs qui pourraient être nécessaires pour la victoire étaient vagues, et ensuite parce que les coûts politiques et économiques d'une telle

---

<sup>82</sup> Ibid., 20, 22.

<sup>83</sup> Ibid., 33.

escalade seraient trop hauts. » En conséquence, les Soviétiques ont choisi de conduire la guerre avec une confiance lourde dans le bombardement et la puissance aérienne – une approche qui a sûrement empêché le Moujahidin d'obtenir une victoire rapide mais qui ne pourrait pas détruire par elle-même la résistance. Aussi longtemps que le Moujahidin fut disposé à supporter la charge imposée pour soutenir et prolonger la lutte pour la survie nationale, et aussi longtemps que les états avoisinants ont fourni sanctuaires et supports externes, le résultat inévitable était une impasse.<sup>84</sup>

### 3.3.2 Tchétchénie

« Les Tchétchènes savaient que ce serait très difficile de détruire réellement forces armées russes par la bataille; ils ont cherché à détruire la volonté de leur adversaire à lutter. »<sup>85</sup>

Une raison principale, pour expliquer pourquoi beaucoup d'observateurs et le gouvernement russe ont sous estimé la volonté Tchétchène de résister, était que le régime Dudayev a paru très délabré, ses troupes insignifiantes et il semblait détesté par la majorité de la population Tchétchène. Ce que le gouvernement russe a négligé « était les forces profondes de la société Tchétchène et ses traditions, aussi bien adoucies qu'endurcies par l'expérience historique des deux cents années passées. » Bien que ces mêmes caractéristiques aient mis un obstacle à la création d'institutions modernes et démocratiques, ils ont offert une capacité très redoutable de résistance à leur armée nationale. Les Tchétchènes sont en fait un des grands peuples guerriers de l'histoire moderne. Cependant, cette sous-estimation des Tchétchènes était très caractéristique de quelques approches coloniales de l'ethnographie et dans « un modèle également commun, cela a été en rapport avec une vue de la société de l'ennemi non seulement comme primitive mais aussi statique ». Cette capacité des Russes à sous-estimer des adversaires moins développés est un peu surprenante parce que le premier conflit en Tchétchénie est intervenu seulement six années après le retrait soviétique d'Afghanistan, événement qui aurait dû apprendre aux Russes à ne pas sous-estimer des adversaires semi-primitifs dans le contexte du conflit asymétrique.<sup>86</sup>

Au début du conflit en Tchétchénie, il y avait un manque visible de volonté de poursuivre le conflit. Assez bizarrement, c'était initialement très aigu parmi les forces russes

---

<sup>84</sup> Douglas A. Borer, Superpowers Defeated: Vietnam and Afghanistan Compared (London: Frank Cass, 1999), 234-235.

<sup>85</sup> Edwards, 73.

<sup>86</sup> Anatol Lieven, Chechnya: Tombstone of Russian Power (New Haven, CT: Yale University Press, 1999), 324-325 and 336.

qui sont entrées dans Grozny : elles étaient sous payées, faiblement équipées, vêtues pauvrement, et mal informées sur les buts de l'opération. De plus, le soldat russe moyen et quelques officiers russes n'étaient pas enthousiasmés à l'idée de tirer sur ce qu'ils considéraient comme des citoyens russes compagnons. D'autre part, il n'y avait pas beaucoup de support pour le gouvernement corrompu et inefficace de Dudayev avant le conflit n'ait vraiment commencé. Cependant, l'invasion russe, avec les méthodes peu appropriées et excessives employées par les Russes, a catalysé rapidement une consolidation de la résistance Tchétchène. En conséquence, il y avait une asymétrie énorme de volonté : les tactiques et techniques tchétchènes ont infligé des pertes énormes aux Russes, qui n'avaient aucun désir ou aucune raison claire pour lutter là, alors que leur usage excessif et aveugle de la force, en causant beaucoup de morts et de destruction parmi les non-combattants, a renforcé la volonté des Tchétchènes de continuer la lutte.

« Leur dieu est la liberté et leur loi est la guerre. » --Lermontov

Il y a aussi quelques caractéristiques culturelles Tchétchènes uniques qui contribuent à la volonté des Tchétchènes de résister à domination étrangère. Deux principales traditions sont *adat* et *teip*. *Adat* est un système ancien de châtement, un code non écrit basé sur vengeance qui incorpore « un œil pour un œil » sens de justice. *Teip* est une tradition qui exige que les membres du clan luttent violemment pour conserver l'indépendance de leur clan, de leur culture, et de leur propre identité. De plus, il y a un autre très vieille tradition tchétchène de rechercher la sagesse auprès des plus âgés et l'esprit guerrier auprès des plus jeunes. Ces deux caractéristiques unissent la société tchétchène et expliquent sa volonté de résister à la domination étrangère. Ce genre de volonté peut durer plus longtemps que des forces de combat supérieures et à la technologie supérieure. A la culture de guerrier du Tchétchène, on peut ajouter de la haine historique intense envers la Russie et les Russes parmi la population tchétchène. Commencer avec la politique de la terre brûlée assouplie de Ermelov, général en 1816, continuer avec plusieurs décennies d'éradication féroce des révoltes et de déportations, puis terminer en 1944 avec l'exil ordonné par Staline de l'entière population tchétchène en Asie Centrale, personne d'autre n'inspire plus l'inimitié des Tchétchènes que les Russes. Inexplicablement, et quitte à exacerber une déjà forte russophobie parmi la population tchétchène, les autorités soviétiques ont enlevé en 1949 une statue du général Yermelov dans Grozny. L'inscription sur la statue déclarait, "il n'y a pas de gens sous le soleil plus vil et trompeur que celui-ci."<sup>87</sup>

---

<sup>87</sup> Thomas, "Deadly Classroom for Urban Combat:" 89-90.

De plus, les Russes n'ont rien fait pour gagner la bataille de la volonté en Tchétchénie – il n'y avait aucun effort à “gagner les cœurs et les esprits” des gens. Bien que la plupart des experts en contre insurrection soulignent l'importance de gagner sur la population, l'Armée russe est entrée Tchétchénie sans délégués aux affaires civiles ou unités d'opérations psychologiques et cela a augmenté leurs difficultés. Les Russes se sont trompé en ne prenant pas en considération la volonté et la compétence de l'adversaire auquel ils feraient face en un des lieux les plus difficiles pour le combat– le combat urbain. D'autre part, le manque de leadership et de conviction politique du côté russe a créé une vulnérabilité qui pouvait être exploitée par les Tchétchènes. Parce que le soutien politique à la décision d'Eltsine d'envahir était initialement faible, tous deux - l'administration d'Eltsine et les Tchétchènes - se sont rendus compte que la volonté des Russes était une cible importante. Eltsine a essayé d'augmenter le soutien public à la guerre au travers d'une campagne de la désinformation – le gouvernement a fourni des comptes déformés de victimes amies ou civiles, et de types d'armes utilisés.<sup>88</sup>

Cependant, les Tchétchènes ont beaucoup utilisé l'instrument des opérations psychologiques pour miner le moral des Russes : les médias et les attaques dramatiques dans le territoire russe. Les guérilleros Tchétchènes ont conduit deux attaques contre les régions urbaines – Budyonnovsk et Pervomaiskoye – , qui ont été rendues publiques par les médias et cela a déclenché des protestations intenses au sujet de la conduite du conflit parmi les Russes et l'opinion mondiale.

### 3.4 Le paradoxe des cultures stratégique militaire: Clausewitz contre Mao

L'ennemi, en employant ses petites forces contre un pays vaste, peut seulement occuper quelques grandes villes et lignes principales de communication et une partie des plaines. Donc, il y a des régions étendues du territoire occupé qu'il a dû laisser sans garnison et qui fournissent une arène vaste pour notre guérilla. -- Mao Tse-Tung<sup>89</sup>

Les grandes puissances exposent un degré d'homogénéisation de pensée militaire – depuis la victoire Prussienne étourdissante dans la guerre Franco – Prussienne, les grandes puissances ont adopté Clausewitz comme l'oracle quintessenciel de la guerre et ils ont imité le modèle prussien. Cependant, on peut discerner aussi un trait singulièrement Jominien dans les cultures militaires des grandes puissances – il y a une tendance à séparer la sphère politique de la sphère militaire une fois que la guerre commence. Cela crée deux problèmes corollaires pour

---

<sup>88</sup> Ibid. : 90 ; Edwards, 72-73.

<sup>89</sup> Mao, On Protracted Warfare, 65.

les grandes puissances dans les conflits asymétriques: 1) intégration militaro - politique pauvre ou inexistante; et 2) une approche « allez avec qui vous savez » qui conduit au paradigme préféré –la guerre conventionnelle de moyenne ou haute intensité. Ajoutez à ceci la tendance de grandes organisations à changer très lentement et le résultat est une armée qui s'accroche à une approche conventionnelle quand cette approche n'est pas pertinente ou efficace, par exemple pendant conflits asymétriques.<sup>90</sup>

### 3.4.1 Afghanistan

Nulle part ceci est plus manifeste que dans l'invasion soviétique d'Afghanistan. L'Armée soviétique qui a envahi l'Afghanistan n'était pas une armée formée pour conduire des opérations de contre guérilla mais une armée formée pour conduire la guerre de haute intensité conventionnelle sur les plaines d'Europe. D'après un auteur, « ce dernier genre de guerre est caractérisé doctrinalement par des opérations offensives profondes menées par les formations blindées et mécanisées lourdes, massées et échelonnées pour effectuer des brèches dans des défenses denses, suivies par une avance rapide dans les arrières de l'ennemi pour l'entourer et le détruire. » Les offensives au sol sont conduites avec une simultanéité d'effort de l'aviation, de l'artillerie à longue portée, des missiles, et sont coordonnées avec des assauts hélicoptérés ou aéroportés et des actions interarmes combinées à tous les niveaux. La doctrine soviétique a cherché la victoire décisive et rapide par une application submergeante de la force – le grand paradigme habituel de la guerre que les grands puissances ont historiquement embrassé. Bien que soit évidente l'inopportunité d'une telle structure de force et de doctrine pour une guerre de contre guérilla dans un pays inexploité et montagneux tel que l'Afghanistan, l'approche des Soviétiques a reflété cet état d'esprit conventionnel pendant les premières années de la guerre en Afghanistan.<sup>91</sup>

Donc, bien que la direction politique soviétique ait ordonné à son armée d'envahir l'Afghanistan, celle-ci, avec une culture militaire préférant le grand paradigme de la guerre en Europe, n'avait pas une mentalité ou un ensemble de compétences appropriés à ce contexte. Le terrain montagneux et l'ennemi étaient plus favorables à la guérilla. Il y avait aucun « front conventionnel » ou « arrière » à pénétrer avec des avances massives de forces blindées. En fait,

---

<sup>90</sup> Samuel P. Huntington, The Soldier and the State: the Theory and Politics of Civil-Military Relations (Cambridge, MA: the Belknap Press, 1957), 46-65; Graham T. Allison's The Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis (Boston, MA: Little, Brown, and Company, 1971), 67-68, 83, and 91; Morton H. Halperin, Bureaucratic Politics and Foreign Policy (Washington, D.C.: The Brookings Institution, 1974), 28, 51, 58.

<sup>91</sup> McMichael : 21-22, 24.

les Soviétiques ont été en face d'un ennemi peu orthodoxe, tenace, et insaisissable. Par conséquent, une victoire rapide et décisive est devenue rapidement irréaliste.<sup>92</sup>

Olivier Roy soutient aussi la notion que l'Armée Soviétique a mis en avant une adhésion rigide à un grand paradigme de la guerre: « les Soviétiques ont envahi l'Afghanistan en utilisant les mêmes tactiques militaires que lors de l'invasion de Tchécoslovaquie en 1968. » Qui plus est, c'est le même officier qui a commandé l'invasion en Tchécoslovaquie, le général Pavlovsky, qui a aussi commandé l'incursion initiale en Afghanistan. L'armée soviétique a conduit la guerre blindée à grande échelle jusqu'à 1982 – deux fois par an, les Soviétiques ont lancé des offensives conventionnelles énormes, en utilisant des divisions de fusiliers motorisés formées pour la bataille contre l'OTAN en Europe centrale plutôt que leurs unités aéroportées plus légères et mieux équipées. Cependant, les Soviétiques ont fait des changements dans leur matériel et leurs tactiques pour contrecarrer les Mujahidin en 1982 – les Russes ont compté sur leurs 300 hélicoptères de combat MI 24 en Afghanistan pour contrecarrer de plus en plus les guérilleros. Ils ont aussi introduit le chasseur - bombardier SU-25 en 1984 et leur tactique standard pour une offensive, impliquant une préparation aérienne et par l'artillerie intensive, la projection de troupes hélicoptérées, et les avancées directes des forces mécanisées. Si les Soviétiques avaient tout étudié et appris des Américains au Vietnam, ils auraient pu savoir que plus de technologie – mobilité hélicoptérée et bombardiers avancés – ne fait pas d'une armée qui embrasse la grande doctrine de la guerre une force moins conventionnelle, ou plus efficace.<sup>93</sup>

La force excessive et la destruction aveugle qu'une telle approche entraîne, cependant, n'ont pas gagné tous les cœurs et tous les esprits. Au contraire, l'approche de la terre brûlée assouplie des Soviétiques du milieu des années 80s fut plus utile comme aide au recrutement pour l'ennemi. Un exemple était l'offensive de 1984 au Panjshir VII. Les bombardements en haute altitude par les TU16 et une attaque sur la vallée du Panjshir en avril ont été suivies en juin par une offensive au voisinage de Herat dans laquelle les Soviétiques ont détruit tous les villages et les faubourgs dans 20 kilomètres à l'ouest de la ville. Qui plus est, les Soviétiques ont rencontré une rude résistance autour de la ville de Mazar je Sharif, et 1984 fut la plus mauvaise année pour les Soviétiques – 2060 tués. Comme habituellement, le gouvernement fut bientôt forcé de se retirer des objectifs saisis pendant Panjshir VII, pour voir le terrain être ré-occupé par les Mujahidin. Un autre auteur a comparé les actions soviétiques' sur les routes, bombes, artillerie, fusées, napalm, et gaz, aux opérations américaines Attleboro et Junction City au Vietnam. Les deux approches n'ont rien accompli de décisif malgré les destructions qu'elles

---

<sup>92</sup> McIntosh : 420.

<sup>93</sup> Roy, 16, 18.

ont entraînées. Exceptant quelques différences mineures, les Russes ont appliqué une approche en Afghanistan qui était comme l'approche américaine au Vietnam – une sorte de contre-guérilla « douhetisme. » Le problème est que les armées des grandes puissances sont conditionnées pour utiliser des masses alors qu'un tournois est plus approprié pour un conflit asymétrique.<sup>94</sup>

Cependant, d'un autre côté les Moujahidin ne représentaient pas un ennemi dans le sens de la guerre conventionnelle – les Soviétiques ont fait face à une force ennemie nébuleuse contre laquelle la notion d'une victoire rapide et décisive est devenue absurde. Les guérilleros ont compris que les Soviétiques faisaient face à une opprobre internationale et qu'une longue guerre éroderait la volonté soviétique de lutter au mieux. Les Moujahidin ont choisi les places et le moment pour attaquer leur ennemi et ont conduit les Soviétiques à lancer leurs forces mécanisées dans un terrain propice aux embuscades. Les guérilleros luttaient seulement sous conditions favorables et quand les conditions devenaient défavorables, tels des fantômes, les insurgés disparaissaient dans le terrain environnant. Initialement, ils ne pouvaient pas compter sur une artillerie antichar, ou sur une défense antiaérienne et n'offraient pas d'emplacements retranchés à écraser aux Soviétiques. De plus, au début de la guerre, avant que les Soviétiques n'aient repoussé au loin leur confiance dans les forces mécanisées, ils ont toujours employé le même modèle pour les opérations offensives: un bombardement préparatoire étendu de la région objectif par les avions, les hélicoptères d'attaque, et l'artillerie, suivi par les attaques mécanisées le long des routes majeures qui mènent dans les vallées de la montagne, sous appui feu constant.<sup>95</sup>

Cependant, les guérilleros astucieux n'ont pas exigé beaucoup de temps ou de créativité pour anticiper ces offensives prévisibles. Les Moujahidin laissaient simplement la région sous les bombardements aériens et de l'artillerie et revenaient après le retour des forces soviétiques à leurs bases. D'un autre côté, avant et après chacune de ces offensives, les guérilleros connaissaient les voies d'approche et de retour, et était capable d'attirer dans un piège les colonnes soviétiques fatiguées. Aussi, celles-ci n'ont pas été préparées à la résistance du Moujahidin. «Au lieu d'un ennemi cohérent, conventionnel, dans des défenses préparées, ils ont trouvé une force du guérillero hardi, résistant qui généralement a refusé de se lever et de lutter. Les guérilleros ont été équipés avec des armes légères et une quantité limitée d'armes lourdes et ont opéré par petits groupes de 20 à 50 hommes. Le Moujahidin a conduit une guérilla de harcèlement maoïste et la nature décentralisée de leurs opérations ont empêché la coordination

---

<sup>94</sup> Ibid., 18,19; Expedit, 327-329.

<sup>95</sup> McIntosh: 420-21, 426.

et l'emploi de grandes forces sur une grande échelle contre les Soviétiques. Cependant, leur approche a offert la sécurité par la dispersion aussi bien qu'elle a rendu difficile pour les Soviétiques de se concentrer.<sup>96</sup>

Une technique standard des guérilleros était d'attaquer les véhicules avant et arrière d'un convoi afin de le paralyser et alors de le détruire petit à petit. Dans une telle embuscade en juin 1981, les guérilleros de Panjshir ont bloqué un convoi soviétique sur l'autoroute de Salang et forcé les Soviétiques à détruire la plupart des 120 camions qui ne pouvaient pas être évacués avec les troupes. Dans un autre engagement à l'été 1983, la résistance a attaqué un convoi de deux bataillons qui s'était enlisé sur une route tortueuse de canyon, en route pour soulager Urgun. Après qu'une ait détruit le char de tête, les rebelles ont tué 300 des 800 Soviétiques – le mauvais temps ayant empêché le soutien aérien.<sup>97</sup>

Les Soviétiques n'ont malheureusement pas systématiquement retransmis dans son ensemble les leçons de la 40e Armée en Afghanistan à l'Armée Soviétique. Les unités individuelles ont développé leurs propres tactiques et techniques par suite de leurs expériences mais ils ont rarement partagé ces techniques avec les autres unités. De plus, les unités motorisées qui ont reçu quelques formations spécialisées avant de se déployer en Afghanistan n'étaient pas sensibilisées ou efficaces dans les tactiques non - linéaires. Finalement, la conventionnelle et Clausewitzienne concentration de la 40e Armée n'était pas capable de supprimer les combattants de la résistance. Le peu d'innovations qui furent réalisées – la progression des blindés et de l'infanterie en couverture mutuelle, le bronegruppa, et les détachements enveloppant – restaient conventionnelle et ont été compromis par les autres défauts. Ces autres défauts étaient l'insuffisance des forces sur le champ de bataille, l'intégration pauvre des civils et des autorités militaires, et l'absence d'une campagne pour gagner les cœurs et les esprits. En d'autres termes, les Soviétiques ont manqué d'employer les principes classiques de toute campagne de contre guérilla efficace.<sup>98</sup>

### 3.4.2 Tchétchénie

« Une exécution sauvera la vie de centaines de Russes et préviendra des milliers de musulmans de la trahison. » -- le Général Ermelov<sup>99</sup>

La continuité historique manifestée par l'invasion russe de la Tchétchénie, seulement cinq ans et demi après que les troupes Soviétiques aient reflué d'Afghanistan, est remarquable.

---

<sup>96</sup> McIntosh : 426 ; McMichael: 22.

<sup>97</sup> Baumann, 164.

<sup>98</sup> Van Dyke: 694.

<sup>99</sup> Patrick Brunot et Viatcheslav Avioutski, La Tchétchénie (Paris: Presses Universitaires de France, 1998), 11.

Certes, la Russie était plus faible et les forces armées russes qui sont entrées dans Grozny en décembre 1994 ont même moins entraînées et équipées plus pauvrement. Néanmoins, bien que la Russie soit déchue de son statut de superpuissance et que le pouvoir militaire russe a été beaucoup dégradé, les forces russes qui ont envahi la Tchétchénie ont montré les préférences stratégiques militaires d'une grande puissance. Pour être logique avec la tradition de la grande puissance russe, Eltsine a adopté une ligne dure contre les Tchétchènes et s'est entouré de conseillers qui étaient des faucons. Il a enlevé des commandants militaires hésitants, a tiré les colombes de la paix du Ministère de la Défense, et a dénoncé ses critiques dans la presse. De plus, l'armée russe a employé la force massive, en incluant de lourds bombardements aériens et par l'artillerie de Grozny et d'autres villes qui ont créé un niveau de carnage aveugle qui a rappelé à beaucoup d'observateurs la guerre afghane. Après des semaines de telles méthodes qui ont entraîné des milliers de victimes civiles et militaires, les Russes ont pris le contrôle de Grozny et ont commencé une série d'attaques très coûteuses, mais efficaces sur autres villes en utilisant la même approche. Le général Ermelov en aurait souri dans sa tombe.<sup>100</sup>

Les forces russes ont entouré Grozny sur trois côtés et sont entrées dans la ville par le nord, en déplaçant l'enfer en avant. La force tchétchène n'était pas une armée régulière mais plutôt une force composée de milices armées (guérilleros) et de quelques forces régulières. Beaucoup de matériels utilisés avaient été laissés par les forces armées de Russie quand ils partirent en 1993. Cependant, les Tchétchènes parlaient russes, avaient servi dans les forces armées russes, et avaient des uniformes russes. Cela leur a fait comprendre des plans russes, les tactiques, et utiliser plus facilement la tromperie. Clairement, les Tchétchènes avaient aussi cet avantage énorme d'être des défenseurs natifs de Grozny. En plus de la connaissance des égouts de la ville, du métro, et des systèmes du tramway, ils connaissaient aussi les allées secondaires, les bâtiments et les rues. Parallèlement, les Russes ne connaissaient pas Grozny, ils manquaient de bonnes cartes, et en conséquence ils ont souvent été perdus, trébuchant dans les embuscades tchétchènes ou tirant sur les forces amies. Les limites de l'unité étaient pratiquement impossibles de coordonner à cause du manque de bonnes cartes. Bien que les guérilleros aient lutté lors de la bataille de Grozny plus conventionnellement qu'ils ont fait lors des opérations subséquentes à cette bataille, ils ont utilisé néanmoins une approche Fabienne peu orthodoxe, en exploitant les avantages de l'étendue urbaine pour saper la technologie des Russes. Leur tactique préférée était d'isoler des forces russes dans quelque allée pour les attirer dans un piège et les détruire peu à peu.<sup>101</sup>

---

<sup>100</sup> Borer, 230-231.

<sup>101</sup> Thomas, "Deadly Classroom for Urban Contact:" 88, 90-91.

Après la bataille de Grozny, les Tchétchènes ont choisi de conduire une bataille de villes successives, en projetant de répéter ailleurs la douleur ils ont infligé sur les Russes dans Grozny. Ils ont déplacé leurs opérations à Argun, Shali, et dans d'autres centres urbains parce qu'ils se sont rendus compte qu'ils pourraient accomplir deux buts avec guerre urbaine : ils pourraient ôter aux Russes les avantages de la puissance du feu dans un terrain ouvert aux hélicoptères, avions de combat, et blindés; ils pourraient se mélanger dans la population locale à leur avantage. Cela a rendu très difficile de discriminer les civils des combattants, et cela a aussi aidé les Tchétchènes à recruter plus de guerriers et gagner le support de la population, grâce aux usages de la force par les Russes. Quand les forces russes sont entrées dans une ville, ils ont typiquement tué et blessé des civils, détruit les propriétés – pas le chemin idéal pour gagner des cœurs et les esprits.<sup>102</sup>

Le 9 février 1995, le commandement tchétchène a décidé de retirer la plus grande portion de ses forces de Grozny parce que la balance de forces changeait contre eux et parce que les Russes devenaient plus aptes à lutter là. Bien que les Tchétchènes eussent infligé aux Russes des pertes considérables, ils avaient aussi souffert de pertes sérieuses dans Grozny. Dans le vrai style Maoïste du « frappe et cours pour frapper un autre jour », les Tchétchènes ont décidé de couper leurs pertes et de déplacer leur base d'opérations dans les montagnes – un autre milieu dans lequel les forces mécanisées conventionnelles sont désavantagées. Une fois dans les montagnes, le Comité de la Défense Tchétchène a fait un changement délibéré des méthodes partisans, qui ont inclus des attaques contre les avant-postes russes isolés, les embuscades le long des voies, les attaques de diversion contre les voies ferrées, et les attaques contre les lignes logistiques. De plus, les guérilleros ont logiquement évité des batailles directes avec les forces russes et se sont concentré sur les attaques surprises à la place, en se repliant toujours ensuite avec leurs morts.<sup>103</sup>

De plus, il y a plusieurs exemples anecdotiques comme quoi les Tchétchènes ont employé des méthodes Maoïste / asymétrique pour exploiter les faiblesses de leur ennemi russe conventionnel. Une telle méthode était d'utiliser les jonctions entre les unités russes, la coordination pauvre entre celles-ci, et de provoquer les éléments russes pour qu'ils se tirent dessus. Un petit groupe de guerriers tchétchènes s'infiltrait entre les unités russes le soir et tiraient dans les deux directions, avec des lances grenades et des mitrailleuses. Quelquefois les Tchétchènes utilisaient des grenades antichars au trotyl. Dès que les troupes Russes

---

<sup>102</sup> Ibid.: 91.

<sup>103</sup> Stasys Knezys and Romanas Sedlickas, *The War in Chechnya* (College Station, TX: Texas University Press, 1999), 116-119.

répondaient, les Tchétchènes se repliaient. En conséquence, les unités russes continuaient à tirer dessus pendant longtemps, avant de se rendre compte qu'ils commettaient des actes fratricides. Assez souvent, ils continuaient à tirer jusqu'au lever du soleil, quand les hélicoptères fournissant l'assistance pouvaient observer et clarifier la situation. Les guérilleros interceptaient aussi des transmissions radio russes non protégées, et ont quelquefois été capables de pousser l'avion russe à attaquer ses propres troupes.<sup>104</sup>

Les Russes avaient aussi des difficultés à poursuivre l'infanterie descendue dans un environnement urbain. L'infanterie tchétchène a logiquement éludé les troupes russes pour la durée de la guerre. Chaque fois qu'un corps expéditionnaire mécanisé russe a entouré un village, la plupart des Tchétchènes étaient souvent capables de s'exfiltrer à travers les unités russes environnantes. L'avantage Tchétchène venait du fait qu'ils ont utilisé une approche asymétrique que Fabius a amorcé avec Mao. Leurs tactiques étaient simples, ils avaient des lances grenades légers et portatifs, des mitrailleuses et des armes antichars, et, en conséquence étaient mobiles. De plus, les Tchétchènes ont évité des situations dans lesquelles le nombre des forces conventionnelles russes seraient un avantage – ils ont évité les forces et ont attaqué la faiblesse. De l'autre côté, l'Armée russe était Clausewitzienne, compétente pour lutter d'après les règles conventionnelles contre des autres unités de l'armée régulière sur les plaines d'Europe. Les Russes n'ont pas été formés pour lutter contre des petits groupes, dans un terrain urbain ou montagneux.<sup>105</sup>

### 3.5 Le paradoxe du temps et de l'espace: la dispersion contre la concentration

« La stratégie est l'art de faire usage du temps et de l'espace. » --Napoléon<sup>106</sup>

Dans les étendues vastes de Chine, Mao a manipulé le temps et l'espace avec maîtrise pour obliger les forces Japonaises à se disperser. En induisant la dispersion de l'Armée du Kwantung, les guérilleros Chinois pouvaient attaquer des avant-postes isolés et réduire progressivement les forces japonaises. Essentiellement, l'adversaire plus faible peut utiliser le temps et les facteurs de l'espace pour façonner la chimère de la concentration/dispersion à son avantage. Le stratège asymétrique utilise l'espace pour attirer son ennemi dehors à la campagne, en rendant difficile pour la grande puissance de concentrer sa supériorité numérique. La force

---

<sup>104</sup> Ibid., 120 ; Edwards, 83, note en bas de page 132.

<sup>105</sup> Edwards, 83 ; Knezys et Sedlickas, 106-107.

<sup>106</sup> Napoleon Bonaparte, citée dans Michael Handel, Masters of War: Sun Tzu, Clausewitz, and Jomini (Portland, OR: Frank Cass and CO. Ltd., 1992), 99.

conventionnelle, alors, doit utiliser de plus en plus de troupes pour sécuriser ses lignes de communications, soit une série d'avant-poste isolés. De cette façon, l'adversaire plus faible est capable de concentrer localement ses effectifs inférieurs contre les petites groupes des soldats étendus démesurément. B.H. Liddell Hart élucide cette inversion des principes orthodoxes de la concentration et la dispersion:

la dispersion est une condition essentielle de la survie et du succès pour le guérillero qui ne doit jamais présenter une cible et donc peut opérer seulement par des petites unités, ceux-ci pouvant pourtant se coaguler momentanément comme des molécules de mercure pour accabler quelques objectifs faiblement gardés.<sup>107</sup>

En d'autres termes, un adversaire périphérique prudent exploite le temps et l'espace pour disperser les forces militaires de la grande puissance, prolongeant ainsi le conflit de cette façon : « Mao et Giap ont accentué à maintes reprises que la contradiction principale que l'armée impérialiste doit affronter sur le terrain dérive du fait que les forces, dispersées en faibles unités pour contrôler le territoire, sont devenues si faibles et si dispersées qu'elles sont vulnérables à l'attaque. » De plus, si la grande puissance concentre ses forces pour surmonter cette vulnérabilité, alors les autres régions sont délaissées. Une augmentation massive des forces du métropolitaines peut aider la résolution de cette contradiction opérationnelle mais elle augmente aussi immédiatement les coûts domestiques de la guerre. Par contre, si la grande puissance veut apaiser l'opposition domestique en retirant des forces, la contradiction au niveau opératif devient plus aiguë.<sup>108</sup>

Mao a expliqué que « le guérillero peut prolonger sa lutte et faire une guerre prolongée » en « employant les ressources humaines dans les concentrations et les dispersion adéquates” et en se concentrant contre un ennemi dispersé qui est relativement plus faible. Pour chaque espace territorial, il y a une logique mathématique inévitable qui dicte combien de troupes sont exigées pour exercer le contrôle. Par exemple, T.E. Lawrence aurait exigé 20 soldats turcs pour chaque mille carré (600,000 au total—un chiffre prohibitif) pour contrôler la révolte arabe. De la même façon, bien que les forces russes fussent extrêmement supérieures en nombre, elles étaient incapables de se concentrer contre les guérillero à cause du terrain et à cause de la capacité des Moujahidin et des Tchétchènes d'exploiter le terrain pour prolonger la guerre. Les deux adversaires ont contraint les Russes à se disperser pour protéger leur voies de communications vulnérables.<sup>109</sup>

---

<sup>107</sup> Liddell Hart, *Strategy*, 365.

<sup>108</sup> Mack, 138-139.

<sup>109</sup> Mao, *On Guerrilla Warfare*, 98 ; Mack, 138-139; Liddell Hart, 366.

### 3.5.1 Afghanistan

« Nous devons faire la guerre partout et causer la dispersion de ses forces et dissipation de sa force. » --Mao Tse-tung <sup>110</sup>

L'absence d'une infrastructure de transport bien développée et le terrain difficile ont largement dicté les termes de combat. Bien qu'il y eût quelques autoroutes majeures qui reliaient les villes principales et en dépit de l'itinéraire à la frontière soviétique, l'Afghanistan a manqué d'un réseau de routes sérieux. Par conséquent, la mobilité des forces modernes, motorisées et mécanisées dans le terrain accidenté des régions centrales et du nord d'Afghanistan ont été extrêmement difficiles, et vulnérables aux attaques des petites bandes de guérilleros. Néanmoins, les Soviétiques ont mené la guerre à la résistance en conduisant des opérations aériennes et par hélicoptères dans les régions contrôlées par les rebelles. « Un bombardement aérien, quelquefois massif, typiquement a accompagné tel fait de campagne et a contribué à un exode de la population sur une telle échelle » que cet expert sur l'Afghanistan a utilisé le terme de « génocide migrateur » pour le décrire. Les Soviétiques, comme les Américains au Vietnam, ont bombardé de potentielles poches de résistance, détruisant les récoltes, les villages, et n'importe quoi d'autre qui pouvait supporter les opérations du guérillero. Cependant, bien que les Soviétiques aient montré qu'ils pouvaient aller où ils voulaient, ils ne pouvaient pas chasser à fond et mettre en déroute les guérilleros qui s'étaient fondus dans les montagnes et ravins. Quand les Soviétiques se sont repliés, les insurgés sont revenus.<sup>111</sup>

Ce n'était pas les capacités des guérilleros seuls qui ont empêchés les Soviétiques de gagner en Afghanistan. La doctrine conventionnelle soviétique n'a pas travaillé dans ce type d'environnement physique. Au lieu du terrain ouvert et du climat modéré d'Europe, les Soviétiques ont trouvé le désert et le terrain montagneux très restrictif, avec des variations très extrêmes dans la température et la météo. Aussi, la route, le rail, et l'infrastructure logistique étaient très sous-développées. Cet environnement était un avantage pour le Moujahidin parce qu'il a restreint le mouvement et les feux des forces lourdes soviétiques et il a causé d'énormes problèmes de commandement et de contrôle. De plus, la possession de l'air de la terre et des

---

<sup>110</sup> Mao, *On Guerilla Warfare*, 68.

<sup>111</sup> Baumann 136, 139, 149.

organisations logistiques par les Soviétiques n'étaient pas initialement capables de supporter des forces dispersées dans un tel terrain difficile.<sup>112</sup>

La vaste superficie de l'Afghanistan et la quantité limitée de troupes soviétiques ont pratiquement garanti une énigme temporelle et spatiale. Pour la plupart de la guerre en Afghanistan, les forces soviétiques variaient entre 80,000 et 115,000 mais au moins 30-35% de cela ont été consacrés à tenir des lignes de communication et les bases. Par exemple, la défense d'unités du convoi contre les embuscades – « la tactique la plus vénérée dans le répertoire du guérillero » – posait un problème de sécurité énorme. La pauvreté des bonnes autoroutes et la fréquence des embuscades par les Moujahidin ont déjà congestionné le système de transport en Afghanistan. Cependant, la priorité principale pour les Soviétiques était le contrôle des lignes de communication (LOCs) menant au territoire soviétique. La deuxième priorité était la désorganisation des liens logistiques des Moujahidin. Par conséquent, le paradoxe de la concentration et de la dispersion, qui provient des facteurs défavorables du temps et de l'espace, a évidemment manifesté ceci : la plupart des forces soviétiques étaient concentrées sur les bases et sur les LOC et les autres forces étaient forcément dispersées dans les vallées et dans les montagnes, à chasser les guérilleros.<sup>113</sup>

### 3.5.2 Tchétchénie

Et si je me concentre pendant qu'il se divise, je peux utiliser ma force pour attaquer une fraction de la sienne. Alors, je serai numériquement supérieur. Alors si je suis capable d'utiliser beaucoup pour frapper peu dans un point sélectionné, ceux avec qui je traite seront dans de terribles difficultés. -- Sun Tse<sup>114</sup>

Les Tchétchènes ont fait un bon usage des terrains urbain et non - urbain pour freiner les forces russes, infliger des pertes considérables, et prolonger un conflit que les chefs politiques et militaires russes espéraient être une victoire rapide et décisive. Le Ministre russe de la Défense Grachev était si confiant dans une victoire rapide qu'il a revendiqué que seulement un régiment de parachutistes russes sera nécessaire pour faire chuter le régime Dudayev en deux heures. Il y avait deux aspects à la conduite Tchétchène de la guerre: la guérilla urbaine et la guérilla en montagne. Certainement, le terrain urbain était très différent que le terrain envisagé par Mao ou Sun - Tse quand ils ont expliqué les notions de la dispersion, de la concentration, du temps, et d'espace. Cependant, la connaissance tchéchène de Grozny, couplée avec leurs méthodes asymétriques astucieuses, leur a permis d'exploiter l'énigme de la concentration/

---

<sup>112</sup> McMichael: 22.

<sup>113</sup> Baumann, 149-150, 164; Hauner, 92-93.

<sup>114</sup> Sun Tzu, The Art of War, trad. Samuel B. Griffith (New York: Oxford University Press, 1982), 98.

dispersion. Par exemple, dans Grozny, toutes les fois que les Russes ont occupé les disposition défensives, ils ont normalement placé 4 – 5 gens dans chaque bâtiment : cette méthode est l'équivalent d'une version urbaine d'un avant-poste. Par conséquent, les forces russes ont été dispersées et ont été diluées et généralement les Tchétchènes ont exploité ceci en concentrant une force coup de poing, pour attaquer ces avant-postes urbains petit à petit.<sup>115</sup>

Il y avait aussi la notion de défense urbaine comme « défense sans défense. » Les Tchétchènes ont choisi de ne pas défendre de manière statique et ont préféré rester absolument mobile et difficile à trouver. La tactique tchétchène du « hit-and-run » dans les villes a empêché les troupes russes de localiser, fixer, et d'amener la puissance du feu pour les écraser. En conséquence, la force russe a été diluée et a été atténuée, et les Russes ont souvent attaqué avec des forces fragmentaires. D'après un autre auteur, la bataille pour les villes a montré que les forêts du 19e siècle ont été remplacées par « les forêts urbaines » si adroitement exploitées par les Tchétchènes. Les Tchétchènes ont simplement employé leur connaissance approfondie à l'art de guerre en forêt, si évidente dans les 18e et 19e siècles, aux forêts urbaines dans Grozny et les autres villes. De plus, au 19<sup>e</sup> siècle les Russes avaient montré qu'ils pouvaient couper des parties énormes de forêt et rendre le terrain peu à propos pour les stratégies asymétriques. Par contre, une ville qui est détruite par l'artillerie et les bombes est aussi bonne qu'une ville intacte pour conduire des opérations de guérilla contre des forces conventionnelles. Anatol Lieven explique ce phénomène d'une manière convaincante.<sup>116</sup>

Pour une force de guérilla et défensive, cette nouvelle forêt urbaine fournit par conséquent beaucoup de possibilités identiques à la vieille forêt naturelle en termes d'occasions pour tirer, miner, piéger, réaliser des embuscades, et d'annuler la supériorité ennemie en cavalerie, forces aériennes et artillerie.<sup>117</sup>

Cependant, bien que les Tchétchènes aient utilisé les méthodes de guérilla urbaine et de montagne afin d'éviter la bataille directe contre les forces russes quantitativement supérieures, il n'y avait pas assez d'espace convenable (urbain, boisé ou montagnes) pour prolonger le conflit et conserver les guérilleros Tchétchènes comme une force combattante. Les successeurs d'Ermelov avaient déboisé une si grande partie de la Tchétchénie dans le 19e siècle que la surface du terrain boisé était trop limitée pour une lutte de guérilla prolongée dans les années 1990. De plus, en 1995 et 1996, quand les Tchétchènes étaient dans des difficultés terribles par suite de pertes dues à des forces russes quantitativement supérieures usant massivement la

---

<sup>115</sup> Knezys et Sedlickas, 108.

<sup>116</sup> Thomas, "Deadly Classroom for Urban Combat:" 95; Lieven, 113-118.

<sup>117</sup> Lieven, 114.

puissance du feu, les Tchétchènes ont choisi des attaques terroristes conduites contre Budyonnovsk et Pervomaiskoye, à l'intérieur de territoire russe. Donc, les Tchétchènes ont opté pour une technique asymétrique ingénieuse et perfide – ils ont utilisé les espaces et frontières poreuses de la Russie pour conduire des attaques à l'intérieur de celle-ci – les attaques ont visé un effet de choc, pour saper le support politique et populaire russe pour la guerre. En juin 1995, un détachement tchétchène, aux ordres de Shamil Basajev, a infiltré le District Stavropol de Russie dans des camions de l'armée russe et a attaqué la ville de Budinovsk, abattant soldats et civils, prenant des otages, et occupant l'hôpital de ville. L'attaque est venue juste après que les Russes aient pris les villages de la montagne de Noshi Jurt et Shatoja–le commandant russe avait déjà déclaré que la dernière phase de la guerre en montagne contre les Tchétchènes était un succès.<sup>118</sup>

En janvier 1996, Salman Raduyev a mené une autre attaque au Dagestan avec 250 guérilleros – ils ont attaqué la ville de Kizlyar et ont saisi approximativement 3000 otages. Après quelques négociations, les Tchétchènes ont chargé plusieurs autobus avec les otages mais ont été arrêtés à Pervomaiskoye où ils sont descendus et se sont retranchés. Cette attaque était un grand désastre médiatique pour les Russes parce qu'elle a montré combien ils étaient inefficaces contre un détachement de guerriers Tchétchènes légèrement armés. Après que les Russes aient renforcé la place, l'unité Alpha, l'élite de Russie, a attaqué le village et a été repoussée plusieurs fois bien qu'elle ait été supportée par des hélicoptères russes, des chars et de l'artillerie. Après trois jours sans saisir le village tchétchène, les Russes ont retiré leur infanterie et ont pulvérisé la ville avec leur puissance du feu. Cependant, les Tchétchènes étaient déjà exfiltrés à travers les places russes avant que le village a été enlevé. Les médias ont couvert l'assaut et ont rapporté les excès de l'armée et les victimes civiles, entraînant une condamnation publique générale de la conduite de la guerre par le gouvernement Eltsine.<sup>119</sup>

Budyonnovsk avait montré le très haut prix politique que le gouvernement Eltsine devait payer pour continuer la guerre ainsi que les capacités tchétchènes d'infliger une humiliation publique sérieuse avec les attaques asymétriques. La débâcle à Pervomaiskoye a montré au public russe et au monde combien les troupes russes étaient pauvrement formées et peu disposées à risquer leurs vies en prenant un petit village, même contre un ennemi surpassé et encerclé. En mars 1996, les Tchétchènes ont lancé une contre-attaque contre Grozny – ils ont saisi le centre, ont tué approximativement 150 Russes, et se sont repliés après trois jours. Finalement, les Tchétchènes ont lancé le 6 août, le jour de la deuxième investiture d'Eltsine,

---

<sup>118</sup> Knezys et Sedlickas, 158-160.

<sup>119</sup> Edwards, 73-74.

leur « zéro option » – ils ont attaqué Grozny, Argun, et Gudermes simultanément dans ce qui était la plus grande offensive tchéchène de la guerre. Dans Grozny, les guérilleros ont rapidement occupé le centre, ont capturé les quartiers généraux du gouvernement, ont entouré et dépassé des avant-postes militaires russes bien que les Tchétchènes aient été à trois contre un contre les défenseurs russes.<sup>120</sup>

C'était un usage essentiel du terrain urbain et du choc psychologique pour attaquer la volonté russe de continuer la guerre – le deuxième jour, les Russes avaient eu 500 tués, et 1500 blessés, et ils étaient repoussés sur leurs positions initiales d'avant l'assaut de décembre 1994. Cette défaite énorme a poussé les Russes à négocier pour la paix et à terminer la première campagne contre les Tchétchènes. Il faut mentionner l'analogie de cet assaut "zéro option" des Tchétchènes contre les principales villes en 1996 et l'Offensive « Tet » du Viet Cong contre les villes du Vietnam du Sud en 1968. Les deux offensives furent décisives en poussant les deux grandes puissances à quitter des petites guerres et les deux attaques étaient de quintessence asymétrique, car elles étaient des attaques indirectes contre les centres de gravité des deux grandes puissances – leurs volontés de continuer ces guerres limitées.<sup>121</sup>

#### 4. Conclusion

Il est grand temps d'arrêter de diffuser ces images de troupes légionnaires pour se rendre compte à quel point la performance offensive lointaine a été délibérément sacrifiée pour réduire le nombre de victimes. Le grand bouclier rectangulaire, le robuste casque métallique, le plastron plein, et l'épaulière, étaient si lourds qu'ils ont largement restreint l'agilité. Les légionnaires étaient extrêmement bien protégés mais pouvaient à peine mettre un ennemi en fuite, ni même le poursuivre longtemps même s'il s'enfuyait à faible allure.<sup>122</sup>

Selon Edward Luttwak, "les Romains pensaient évidemment qu'il était beaucoup plus important de minimiser le nombre des victimes de son propre camp plutôt que d'augmenter celui de l'ennemi." Il suffit simplement de substituer les « légionnaires » par les 'troupes russes en Afghanistan' et « plastron » par 'BMP' pour que la comparaison devienne évidente. Un « paradox of pain » est un corollaire de l'asymétrie de volonté--la grande puissance est normalement disposée à accepter moins de victimes que la guérilla est prête à accepter. Dans les luttes asymétriques, le parti le plus faible a deux options--la victoire ou la mort. De l'autre côté, les options de la grande puissance, sont la victoire ou le retour à la maison. Même à

---

<sup>120</sup> Lieven, 125, 138-141.

<sup>121</sup> Ibid., 142.

l'époque Soviétique, régime totalitaire avec un total contrôle gouvernemental des médias, Moscou n'avait pas suffisamment de volonté pour engager un nombre suffisant de troupes pendant une durée suffisante pour parvenir à la victoire. L'annexe B montre une flagrante disparité des pertes en Afghanistan. Cependant, et c'est l'essence du paradoxe de la volonté, aucune grande puissance n'a la volonté de continuer indéfiniment une guerre, qui n'ait pas pour but la défense de ses intérêts vitaux, contre un ennemi qui ne lutte pas en utilisant les mêmes règles qu'elle <sup>123</sup>

Le manque de volonté fut encore plus manifeste en Tchétchénie quand les Russes ont manqué de toutes troupes locales pour combattre à leur profit, et alors que les pertes infligées étaient plus importantes sur une plus courte période – en deux années de conflit en Tchétchénie, les Russes ont eu presque la moitié du nombre total de tués que pendant dix années de conflit en Afghanistan (6000 contre 14000). Cependant, même avant que la guerre ait commencé, le Gouvernement russe a ressenti un malaise général – sa transition politique et économique n'avait pas été vraiment très prospère et il souffrait du complexe de grande puissance. De plus, l'armée russe souffrait d'énormes problèmes de moral en raison d'une piètre qualité de vie, de maigres salaires, et du manque de formation. Il existe une importante différence entre la guerre en Afghanistan et la guerre de Tchétchénie : l'état de préparation des forces russes qui sont entrées en Tchétchénie en 1994 s'était considérablement dégradé par rapport l'état de préparation des forces soviétiques qui sont entrées en Afghanistan en 1979. Par exemple, un officier russe a noté qu'aucun entraînement pour prendre d'assaut une région montagneuse n'avait été conduit durant les 20-25 dernières années et que ce manque d'expérience aurait pu être à l'origine de la décision d'envoyer les forces dans Grozny en colonne au lieu de les envoyer en formation du combat. Donc, dans ce cas, en plus des habitudes russes d'emploi de la force, les particularités du conflit asymétrique, un manque de formation, combiné avec de mauvaises conditions météorologiques et une décision politique hâtive, ont entraîné les forces russes à l'échec dans la première bataille de Grozny.<sup>124</sup> Un auteur a très clairement expliqué ceci :

« Une machine militaire corrompue et sur le point de s'écrouler serait rapidement défaite contre un peuple guerrier, motivé et bien armé, adepte des tactiques de guérilla. Les résultats étaient prévisibles. »<sup>125</sup>

---

<sup>122</sup> Luttwak: 121.

<sup>123</sup> Ibid.: 121-22.

<sup>124</sup> Thomas, "Deadly Classroom for Urban Combat:" 89.

<sup>125</sup> John B. Dunlop, Russia Confronts Chechnya: Roots of a Separatist Conflict (Cambridge, UK: Cambridge University Press, 1998), 222.

En fait, on pourrait ajouter un autre paradoxe dans les conflits asymétriques—le paradoxe de l'orgueil et de l'humilité. Les grandes puissances sous-estiment toujours la volonté, la compétence et la ténacité de leurs adversaires dans les petites guerres. En fait, le conflit de Tchétchénie a démontré que le Ministère russe de la Défense avait une très faible connaissance de l'histoire des peuples qu'ils allait envahir. L'auteur a même affirmé que l'armée et le Gouvernement russe présentaient un cas d'amnésie dans le domaine historique, et que cette amnésie constituait un grave échec des services du renseignement. Par exemple, d'après Oleg Lobov, le secrétaire du conseil de sécurité russe en 1994, il n'y avait aucune différence entre l'invasion américaine d'Haïti et l'invasion russe planifiée en Tchétchénie. Il voulait montrer au monde ce que les Russes pourraient faire en Tchétchénie – il n'a pas discerné de différences essentielles entre les compétences du guerrier haïtien et celles du guerrier tchéchène. Si les Russes ne connaissaient pas la ténacité des Tchétchènes, en revanche les Tchétchènes savaient bien qui étaient les Russes – une caractéristique de la nature humaine des tchéchènes était de se souvenir des noms de sept générations d'ancêtres aussi bien que les circonstances de leur mort. Dans beaucoup d'exemples, en fait, ces morts ont été causées par des soldats russes sous le règne de Catherine le Grand, Nicolas 1<sup>er</sup>, ou Joseph Staline. Donc, il aurait dû être évident pour les Russes que les Tchétchènes résisteraient violemment et longtemps à l'invasion.<sup>126</sup>

Le fait que la géopolitique de la Russie et son approche de la sécurité au sud sont restés inchangés depuis que 1996 sont apparus clairement au cours de la deuxième campagne pour soumettre la Tchétchénie. Inévitablement, la Russie a encore eu recours à la force en Tchétchénie. Pendant cette deuxième campagne, l'armée russe a employé une approche améliorée, mais néanmoins conventionnelle. Pendant la deuxième guerre de Tchétchénie, les Russes finalement ont réexaminés quelques-unes des leçons tirées du sang versé en Afghanistan, mais qu'ils avaient ignorées et payés durant la première guerre de Tchétchénie. Par exemple, pendant la deuxième campagne de Tchétchénie, les Russes ont davantage compté sur leur avantage technologique dans l'artillerie et dans le bombardement afin d'éviter les mêmes combats urbains que ceux qu'ils avaient dû subir entre 1994 et 1996. De plus, alors que pendant la première guerre de Tchétchénie, les Russes ont utilisé des armes aériennes classiques, pendant la seconde campagne, ils ont utilisé largement le bombardement aérien de haute précision.<sup>127</sup>

---

<sup>126</sup> Ibid., 210-211, 222.

<sup>127</sup> Lester W. Grau, "Technology and the Second Chechen Campaign: Not All New and Not that Much" in *The Second Chechen War*, ed., Anne Aldis, Occasional Number 40 (London: SCSI, 2000), 101-107.

Des paradoxes qui apparaissent dans ce mémoire, on peut surtout retenir que les petites guerres sont très difficiles pour les grandes puissances. C'est particulièrement vrai pour cette grande et ancienne puissance continentale qu'est la Russie. Durant les deux siècles précédents, la Russie et l'armée russe ont embrassé le paradigme conventionnel et évité le paradigme non conventionnel. Les implications sont évidentes : si les militaires russes veulent être victorieux dans les petites guerres, ils doivent cultiver un état d'esprit et une doctrine qui ne se concentrent pas exclusivement sur le paradigme de la grande guerre et ils doivent devenir une institution qui puisse apprendre, innover, et s'adapter. Dans un premier temps, l'armée russe pourrait apprendre beaucoup des Anglais et des Français qui ont eu beaucoup d'expériences dans le domaine des petites guerres ou des guerres asymétriques. De plus, un expert des réformes militaires et des petites guerres a eu cette réflexion au sujet des petites guerres : « la décentralisation, les structures légères, la cohésion des unités, la qualité de formation sont des facteurs aussi importants pour les guerres asymétriques du futur qu'elles étaient pour les petites guerres du passé. » La contre insurrection sur des terrains difficiles, contre combattants tenaces, exige des forces d'élite spécialisées, légères, flexibles et possédant une forte cohésion. Ainsi, les conflits asymétriques exigent une culture militaire, une structure de forces et une doctrine complètement opposées au modèle employé par les soviétique et les grandes armées russes lors de ces guerres.<sup>128</sup>

Cependant, la seconde moitié du vingtième siècle, met en évidence un autre paradoxe : l'armée russe s'est entraînée et organisée pour le type de guerre qu'elle utiliserait le moins vraisemblablement. C'était nécessaire pendant la Guerre Froide afin d'assurer l'équilibre et de dissuader les Américains. Cependant, la Guerre Froide est terminée depuis dix ans et la menace de révoltes et de petites guerres en périphérie de la Russie est maintenant plus vraisemblable, comme le montre le second conflit qui se poursuit en Tchétchénie. L'armée russe doit encore accomplir ses buts en Tchétchénie au lieu de se livrer à la destruction massive des villes et des infrastructures.

Enfin, la Russie Impériale, la Russie Soviétique, et la Russie d'aujourd'hui ont toujours manifesté une prédilection géopolitique et stratégique pour d'affirmation du contrôle sur leur sphère perçue d'influence, le long des frontières sud de la Russie. Pour la Russie Impériale, il s'agissait d'une croisade messianique pour étendre, « civiliser » et construire un empire multinational russe. La Russie Soviétique a aussi continué à dominer et soumettre les peuples du Caucase et d'Asie Centrale, sous le prétexte de consolider l'idéologie et de fixer les vastes

---

<sup>128</sup> Jeffrey Record, Beyond Military Reform: American Defense Dilemmas (New York: Pergamon-Brassey's, 1988), 84-85.

terres héritées de la période impériale. Depuis 1991, ce fut la Russie, l'ex-grande puissance, qui a utilisé la force militaire et la contrainte économique pour affirmer son influence sur « l'étranger proche » comme une méthode pour réclamer son grand statut de grande puissance. Cependant, une chose est restée constante dans les derniers siècles de l'empire russe – la Russie a maintenu un empire en utilisant uniquement la force à l'état brut. En fait, la puissante Russie aussi bien que la puissante union Soviétique n'ont pas réalisé de prouesse culturelle ou économique--il a résidé dans la puissance militaire et dans le fait que la Russie est un pays énorme qui domine l'Eurasie. Comparée aux autres grandes puissances des cinq derniers siècles, la Russie a toujours été relativement moins évoluée et plus primitive. Un expert de la Russie souligne ce point: « l'affirmation de puissance mondiale de la Russie a traditionnellement reposé sur la prouesse militaire, et la tentation est grande d'avoir encore une fois recours à ce moyen. »<sup>129</sup>

La citation suivante permet de mettre en évidence la continuité de la géopolitique et de la stratégie de la Russie dans sa périphérie du sud:

Le but de conserver une 'Grande Russie' était toujours au cœur des efforts de la Fédération russe [en Tchétchénie]. Cette politique est restée inchangée depuis les Tsars avec seulement l'ajout d'outils de guerre moderne. Toutes les vieilles ramifications de l'empire s'en sont allées avec lui et, il ne reste plus comme ingrédient principal que l'hégémonie par la puissance des armes.<sup>130</sup>

---

<sup>129</sup> Pipes: 71, 74.

<sup>130</sup> Knezy et Sedlickas, 211.

Annexe A: Les Paradoxes du conflit asymétrique<sup>131</sup>

Nature du paradoxe	Adversaire supérieur	Adversaire inférieur
Buts stratégiques	Limités	Illimités
Moyens stratégiques	Illimités	Limités
Technologie/armement	Supérieure	Inférieure
Volonté	Vulnérable	Invulnérable
Culture stratégique/ militaire	Clausewitzienne/ conventionnelle	Maoïste/ non conventionnelle
Temps/espace	Court/concentré	Prolongé/dispersé

<sup>131</sup> Les paradoxes 3 à 4 proviennent du Andrew Mack, "Why Big Powers Lose Small Wars: the Politics of Asymmetric Conflict" in *Power, Strategy, and Security: a World Politics Reader*, ed., Klaus Knorr (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1983), 126-151.

Annexe B: Les pertes au combat en Afghanistan et en Tchétchénie<sup>132</sup>

Forces	Soviétiques/Russes	Afghanes/ Tchéchènes	Civiles
1979-1989: Morts	13, 833	1,300,000	5 millions <sup>133</sup> (refugiés)
Blessés	35,478	Inconnu	
1994-1996: Morts	6000	2500	35,000
Blessés	13,000	7000	

<sup>132</sup> Les chiffres pour les pertes sont obtenues dans Milan Hauner, The Soviet War in Afghanistan (Philadelphia, PA: University Press of America, 1991), 101; Sean J. A. Edwards, Mars Unmasked: the Changing Face of Urban Operations (Santa Monica, CA: RAND, 2000), 35; Anatol Lieven, Chechnya: Tombstone of Russian Power (New Haven, CT: Yale University Press, 1998), 108; Olivier Roy, The Lessons of the Soviet/Afghan War, Adelphi Paper 259 (London: IISS, 1991), 21; Lester W. Grau, The Bear Went Over the Mountain: Soviet Combat Tactics in Afghanistan (Washington D.C.: NDU Press, 1996), xviii-xix.

## Annexe C: Une synthèse de la littérature sur la culture stratégique militaire<sup>134</sup>

This is a review of the scholarship that examines culture as an explanatory variable for the behavior of state organizations. This study looks at a broad array of works on strategic, political, military, and organizational culture in order to extrapolate and synthesize key concepts for a theoretical framework. The outline for reviewing the strategic culture scholarship relies on Alistair Johnston's critique of the three generations of strategic culture theorists.

However, two important works preceded the first generation strategic-culture theorists. Graham Allison's Essence of Decision and Morton Halperin's Bureaucratic Politics and Foreign Policy examine some of the sub-systemic variables that later emerge within the context of strategic culture theory. Allison's organizational process paradigm explains state behavior as the outputs of large organizations operating according to "standard patterns of behavior." The behavior and choices of large organizations (i.e., the military) within the government are constrained by previously established standard operating procedures (SOP). Moreover, Allison explains, most SOPs are embedded in the norms and basic attitudes of the organization. Thus, routines and attitudes constrain organizational decisions and behavior -- the behavior is in turn characterized by limited flexibility and incremental change.<sup>135</sup>

Likewise, Halperin looks at the essence of governmental organizations and its influence on decision-making and foreign policy. According to Halperin, organizational essence is "the view held by the dominant group in the organization of what the missions and capabilities should be. Corollaries are preferences about the type of knowledge, expertise, and experience members of the organization should have. Moreover, career officials attach a high priority to

---

<sup>133</sup> Il y avait 5 millions de réfugiés sur une population de 15 millions avant la guerre.

<sup>134</sup> Cette annexe est extraite de Robert Cassidy, "The Upton Paradox and the Cardwellian Conundrum: A Comparison of U.S. and British Military-Strategic Cultures and the Development of Peace Operations Doctrine, 1990-1995," Ph.D. diss., Fletcher School of Law and Diplomacy, 2000, 7-34.

<sup>135</sup> Graham T. Allison, Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis (USA: Little, Brown, and Company, 1971), 67-68, 83, 91.

controlling their own resources in order to preserve their organizational essence. According to Halperin, this leads to typical trends in the standpoints of the organization. For example, each military service might support foreign policies that justify the force structure it believes are necessary for the essence of the service.<sup>136</sup>

The first generation work on strategic culture emerged in the late 1970s and early 1980s; it stemmed from the works of Jack Snyder, Ken Booth, David Jones, and Colin Gray. This work challenged the acultural and ahistorical system-based assumptions of the structural-realist paradigm that characterizes states as utility-maximizing and functionally undifferentiated units. Instead, these works argued that strategic choices were constrained by differences in states' predominant strategic preferences, or cultures, which emanate from the early formative experiences of the state. Moreover, these preferences are influenced to some extent by the cultural, political, and cognitive characteristics of the state and its elites.<sup>137</sup>

Snyder first used the term 'strategic culture' in the context of nuclear strategy and limited war. However, he quite accidentally triggered many subsequent works by authors who used the term differently than Snyder claims to have envisioned. In a 1977 paper, Snyder explained that:

As a result of the socialization process, a set of general beliefs, attitudes, and behavioral patterns with regard to nuclear strategy has achieved a state of semi-permanence that places them on the level of 'culture' rather than mere 'policy.' However, attitudes may change as a result of changes in technology and the international environment. However, new problems are not assessed objectively. Rather, they are seen through the perceptual lens provided by the strategic culture.<sup>138</sup>

Nonetheless, after much scholarship was written in the interim, Snyder seemed to either clarify or reverse his original conception of the term. In 1990, he asserted that it had become uncertain

---

<sup>136</sup>Morton H. Halperin, *Bureaucratic Politics and Foreign Policy* (Washington, D.C.: The Brookings Institution, 1974), 28, 51, 58.

<sup>137</sup>Alistair Johnston, "Thinking About Strategic Culture," *International Security* 19 (Spring 1995): 34.

<sup>138</sup>Jack Snyder, *The Soviet Strategic Culture: Implications for Limited Nuclear Operations* (Santa Monica, CA: RAND, 1977), v.

as to which differences could be ascribed to the peculiarities of strategic culture. He then clarified that the term culture had been intended to explain differences in the domestic or international situations facing the strategists of different states. Snyder explains his notion of strategic culture: once a distinctive approach to strategy is embraced, because of the processes of socialization and institutionalization, the approach tends to persist, despite changes in the environment that gave rise to it.<sup>139</sup>

In his 1979 Strategy and Ethnocentrism, Ken Booth criticized the rational policy model for characterizing states as Pavlovian dogs that respond mechanically to military stimuli. According to Booth, states respond to strategic catalysts according to national styles and idiosyncrasies: “the dogs of war, when unleashed, may sometimes exhibit Pavlovian behavior, but they also have a pedigree.” He maintains that the ‘rational actor’ is culture-dependent in two ways: first, cultural traits may prevent groups from considering as acceptable certain options which nevertheless maximize utility; second, strategists tend to project their own cultural values when thinking about the rational behavior of others. Moreover, culture also shapes how states conceive of the utility of force. Booth argues that the utility of military power can only be determined within a national framework: “it is the balance between aggregate value and aggregate costs as felt by a particular national group.” He offers this pithy phrase: “war is an extension of culture, as well as politics.”<sup>140</sup>

What’s more in 1990, Booth affirmed what he considers to be the salient aspects of strategic culture. His concept refers to national traditions, attitudes, values, patterns of behavior, and particular ways of adapting to the international security environment. The strategic culture of a nation stems from its history, geography, and political culture; it aggregates the patterns of behavior of the political elite, the military establishment, and public

---

<sup>139</sup>Jack Snyder, “The Concept of Strategic Culture: Caveat Emptor” in Strategic Power USA/USSR, ed. Carl G. Jacobsen (New York: St Martin’s Press, 1990), 4.

<sup>140</sup>Ken Booth, Strategy and Ethnocentrism (New York: Holmes and Meier Publishers, Inc., 1979), 23, 64,

opinion. Although strategic culture is persistent over time, the culture and its constituent elements are not immutable either. However, Booth maintains, those components which deserve the label 'cultural' are inclined to outlive all changes except for major changes in the international environment, military technology, and domestic structures. In sum, strategic culture helps influence but does not determine how a state interacts with other states on security issues.<sup>141</sup>

David R. Jones has also examined the concept of strategic culture in analyzing Soviet foreign and military policy. According to Jones, the primary elements that constitute any national culture are the state's nature and geography, the ethnic culture of its people, and its history. A second set of elements emerge from the above: Jones characterizes these as the "social-economic and governmental-administrative structures deemed appropriate to the environment." In addition, Jones identifies the "available technological base" as a significant element for developments in many spheres, including the military. The primary and secondary factors result in the creation of a third network of elements that directly influence a state's political and military culture. In this third set of elements, Jones includes the network of political-military institutions and the patterns of military-political interaction which parallel those elsewhere but also exhibit unique national characteristics.<sup>142</sup>

According to Jones, Snyder's narrow focus on a presumed nuclear strategic culture essentially ignored other important elements and Snyder reduced Russia's historical legacy to only the Soviet lessons learned during World War II and the Stalinist party-military relations. However, Jones argues, any analysis of Soviet strategic culture must recognize the merger of the Soviet experience with the military culture that existed before the Russian Revolution. The attention that Soviet military historians paid to the lessons of Imperial Russia's wars testifies to

---

74-76.

<sup>141</sup>Ken Booth, "The Concept of Strategic Culture Affirmed" in *Strategic Power USA/USSR* ed. Carl G. Jacobsen (New York: St. Martin's Press, 1990), 121.

<sup>142</sup>David R. Jones, "Soviet Strategic Culture" in *Strategic Power USA/USSR*, 37.

the relevancy of pre-Soviet military culture to its contemporary strategic culture. In other words, if the Russian military perceives that its history and military methods are distinct, despite transnational organizational parallels, the Russian approach to basic issues of security policy and military practice is likely to reflect this perception of distinctiveness.<sup>143</sup>

Colin Gray, also among the first generation of strategic culture theorists, maintains that American strategic culture derives from the many uniquely American experiences such as geography, civic culture, political culture, and way of life. Gray derives the idea of a ‘national style’ from American strategic culture, propounding a particularly American way in strategic affairs. He offers a threefold hypothesis: first, there is an American strategic culture which stems from geopolitical, historical, economic, and other influences; second, strategic culture provides the environment in which elites ponder and decide on strategy; and third, an understanding of this distinctively American strategic style can help explain the behavior of decision-makers. Gray describes a number of uniquely American “strategic-cultural legacies” that have shaped America’s behavior: “continental insularity and isolation from truly serious security dangers; the conditioning effect of living with weak, non-threatening neighbors on one’s frontiers; the experience of taming an expanding frontier; the enduring impact of fundamentalist religious beliefs; and the strategic meaning of constituting a nation of immigrants.” He makes two particularly salient points about U.S. strategic culture: the United States has come to over-rely on its ability to mobilize technology and know-how; and it has come to delude itself with the notion of American omnipotence which stems from a long historical experience of success against third-class opponents and near-total security provided by two oceans. Gray thus concludes that American strategic culture is “astrategic,” resulting in “oscillation between under- and over-preparedness.”<sup>144</sup>

---

<sup>143</sup>Ibid., 36.

<sup>144</sup>Colin S. Gray, “National Style in Strategy,” *International Security* 6 (Fall 1981): 22-24, 27-29, 33, 45.

Carnes Lord, on the other hand, divorces the technical, organizational, and operational aspects of the conduct of war from his concept of strategic culture. In “American Strategic Culture,” Lord focuses on the “fundamental assumptions governing the constitution of military forces and the ends they are to serve.” He describes strategic culture as the habits and practices of thought according to which military force is organized and used by a society in the pursuit of its political aims. Lord then lists the elements which are the operative components of strategic culture: the geopolitical setting; international relationships; political culture and ideology; military culture; civil-military relations and their bureaucracy; and weaponry and military technology. Of particular salience, are Lord’s propositions concerning political and military culture: liberal democracies view war as essentially abnormal and are disinclined to adequately prepare for war in advance; and the military history of a state shapes its strategic culture. In addition, he asserts that civil-military relations can have a significant effect on strategic culture.<sup>145</sup>

For example, if the civilian leadership dominates the military excessively, it can encourage passivity and the haphazard use of military forces for unsuitable purposes. On the other hand, Lord, maintains that inadequate civilian control can lead to military-bureaucratic domination of strategy and to the pursuit of agreeable military objectives that are inconsistent with the state’s broader political interests. He also contends that the island-continental power distinction (geopolitical setting) affects a state’s fundamental strategic approach as well as its force structure and size. For island powers, the requirements for national defense are intermittent: these powers tend to rely on naval and militia forces rather than land forces. After describing the other operative components of strategic culture, Lord focuses on four elements which significantly shape American political-military culture: 1) the role of the offensive; 2) approaches to land warfare; 3) the idea of deterrence; and 4) the process of strategic planning and decision-making. He postulates that the United States’ political-military culture and

---

<sup>145</sup>Carnes Lord, “American Strategic Culture,” *Comparative Strategy* 5 (Fall 1985): 273-74.

geopolitical setting have formed a national strategic culture that is essentially defensive.

However, Lord qualifies, although this culture exhibits a tendency toward the defensive at the strategic level, it exhibits a propensity for the offensive at the operational and tactical levels.<sup>146</sup>

Consequently, Johnston criticizes the first generation strategic culture for its definitional problems and its methodological difficulties. For one thing, if technology, organizational culture, political culture, geography, historical experiences, and national character are all subsumed within the concept of strategic culture, then what is not an explanatory variable for behavior? These very unwieldy amorphous definitions leave very little room for non-strategic-cultural explanations of state behavior. Moreover, it is very difficult to create a process for observing strategic culture. According to Johnston, the first generation leaves the following questions unanswered: Why are certain periods deemed to be formative sources of strategic culture and others not? How is strategic culture transmitted through time? Where do scholars look for repositories of strategic culture?<sup>147</sup>

The second generation looks at strategic culture as an instrument of political hegemony in the area of strategic decision-making. Johnston associates only one scholar with the second generation--Bradley S. Klein. According to Klein, strategic culture is "the way in which a modern hegemonic state relies on internationally deployed force." His concept encompasses a state's war-making approach that is manifested by its military institutions and its traditional strategies for the use of air, land, and sea forces. However, Klein argues, it also stems from a state's armaments and technology infrastructures. Strategic culture is about a country's geopolitical position and its relations with allies and enemies. It helps determine how a state delimits where or when the use of military force is warranted. Klein explains that strategic

---

<sup>146</sup> Carnes Lord: 273-74; 276-77.

<sup>147</sup> Johnston: 37.

culture emerges from a network of economic and diplomatic international practices that involve a country overseas and constrain its options within the domestic political economy.<sup>148</sup>

Making this concept harder to discern and measure, Klein claims that strategic culture is “embedded in a looser set of cultural relations that infuse any society and that display a constitutive role in the making of political-military strategy.” In his conception, strategic culture involves the acceptable ways in which a state can employ force legitimately against presumed enemies. This is the distinguishing attribute of the second generation: it is an instrumentalist perspective that sees culture being used by elites in a declaratory strategy to legitimize the authority of those in charge of strategy. Klein maintains that while actual strategy (operational) may focus on war-fighting, declaratory strategy is packaged to be culturally acceptable, depicting a distinct range of plausible and implausible options for the use of force.<sup>149</sup>

Moreover, Klein describes American strategic culture as a ‘power projection’ culture, referring to the U.S. ability to project its military forces well beyond its borders. According to Klein, this power projection approach is defined by the capacity to deliver tremendous destruction abroad in a clean and surgically precise fashion, all the while allowing the public to remain morally satisfied that this delivery is defensive in nature.

Klein converges with the first generation scholarship in that he underlines the near-free security which America was afforded for two centuries as a result of its geopolitical insularity and its low-threat neighbors. The American strategic approach has been shaped by the culture of a country which has always gone to war ‘over there’-- a culture whose cities have never been bombed, which has never experienced the immediate impact of mechanized warfare, and whose land has never been overrun or occupied by modern armies. In sum, Klein sees strategic

---

<sup>148</sup> Bradley S. Klein, “Hegemony and Strategic Culture: American Power Projection and Alliance Defence Politics,” *Review of International Studies* 14 (1988): 136.

<sup>149</sup> *Ibid.*: 136.

culture as the hegemony of strategists over the American way of war: the strategists articulate a strategy which is consistent with a traditional American political-military strategy (defensive) and which is characterized by terms such as ‘deterrence’ and ‘arms control.’ They thereby garner public support for a militarized state while their actual operational strategy is based on a counter-force offensive plan.<sup>150</sup>

Johnston criticizes the second generation because it presents a causal delinkage between strategic culture and behavior: since state behavior is determined by the hegemonistic strategists, strategic options are shaped by their interests rather than by strategic culture. Thus, Johnston contends, it is plausible that states have different declaratory strategies while their operational doctrines are actually similar. It is not therefore certain from the second-generation literature whether strategic discourse influences behavior. An instrumentalist approach to strategic culture suggests that the elites who make decisions rise above the cultural restraints that they manipulate. As a result, the utility of strategic culture as an explanatory variable is tenuous here since the second-generation literature is unclear on cross-cultural differences in operational strategy.<sup>151</sup>

On the other hand, the third generation examines organizational culture, military culture, and political-military culture as independent variables and denounces realist notions as inadequate in explaining strategic choice. According to Johnston, this generation offers a more diverse and rigorous conceptualization of cognitive independent variables as well as a tighter focus on specific strategic decisions. What’s more, these definitions of culture exclude behavior as a component and therefore avert some of the tautological traps of the first generation. Otherwise, the most recent definitions of military and strategic culture are similar to the definitions offered by the first generation. Stephen Peter Rosen, Elizabeth Kier, Jeffrey

---

<sup>150</sup>Klein: 138-39.

<sup>151</sup>Johnston, “Thinking About Strategic Culture:” 36-37.

Legro, and Yitzhak Klein are among the most cited third generation strategic culture theorists.<sup>152</sup>

In “Military Effectiveness: Why Society Matters,” Stephen Rosen examines cross-cultural differences in the capacity to generate military power. Rosen narrows his focus down to two independent variables: a state’s predominant social structure and the extent to which a state’s military organizations separate themselves from their societies. The dependent variable is military capability--the amount of defensive and offensive military power that a state can generate. By exploring social structures, Rosen aims to explain why countries from different cultures have different military capabilities. Moreover, he maintains, since social structures may or may not vary across cultural boundaries, this approach can also help explain why countries from different cultures have similar capabilities. According to Rosen, social structures are easier to discern than the subjective beliefs of the elites who devise strategy. Social structures can be studied in reproducible ways because they have observable behavioral indications with which people associate.<sup>153</sup>

However, Rosen’s definition of social structure seems as amorphous as the first generation’s definitions of strategic culture. He describes social structure as a broad term that encompasses such elements as social classes, caste organization, tribes, and occupational specialization. Moreover, Rosen specifies that purely functional social structures are not necessarily products of culture whereas tribal and caste social structures can be more closely connected to culture. His concept of social structure is broad enough to include family-oriented structures, class structure, village-based structures and many other phenomena.<sup>154</sup> Rosen presents five propositions about social structures and military capabilities. First, social

---

<sup>152</sup>Ibid.: 38.

<sup>153</sup>Stephen Peter Rosen, “Military Effectiveness: Why Society Matters,” *International Security* 19 (Spring 1995): 6-7.

<sup>154</sup>Ibid.: 24-26.

structures affect the attitudes of individuals toward each other within the society as well as within the organizations that emerge from that society.

Second, when military organizations are: small relative to society; physically isolated from their society; temporally disconnected from society by long service of soldiers and officers in the military away from society; and psychologically separated from society as the result of inculcated professional habits, then military organizations are less likely to mirror the structures of the larger society.

Third, Rosen claims that the social structures which lead to divisiveness in the society at large can reduce the military power that can be generated from a given quantity of material resources. Fourth, “the social structures in the political unit also affect the amount of military power that can be generated if those social structures are divisive and the divisions are replicated within the military.” Fifth, when military organizations do not reflect the structures of society, this can cause the civilian leadership of that society to distrust the military, thereby affecting the military power of the state. Rosen offers two corollary reasons for this military-society gap: either because the military membership is drawn from sub-groups who are not representative of the whole society or because the military organization is socialized by discipline and training to operate within structures which are not shared by the society.<sup>155</sup>

Rosen’s approach is germane to this research because his causal linkages do not rely on the attributes or assumptions particular to one set of cultures. His model can be applied to specific cultures and military organizations to generate propositions about behavior that can be studied empirically. Rosen recommends a comparative study where cases should be selected in which the social structures in a given state and civil-military relations vary somewhat over time. Moreover, he suggests, “cases should also be developed in which two societies with similar social structures have armies that display different degrees of separation from their

---

<sup>155</sup> Ibid.: 29-30.

societies, to assess the interaction of military organizational structures and social structures and strategic behavior.”<sup>156</sup>

On the other hand, Elizabeth Kier specifically examines the impact of culture on the development of military doctrines. In “Culture and Military Doctrine,” she postulates that choices between defensive and offensive military doctrines are best explained from a cultural perspective. Kier presents a twofold proposition. First, military doctrine is seldom a scrupulously designed response to the international security environment. She contends that elites’ beliefs about the role of the military in society guide civilian decisions about the organization of military forces. Moreover, Kier maintains that civilian policy-makers must first answer their concerns about the internal domestic distribution of power before they address international incentives. These elite decisions thus determine force structure and force structure constrains subsequent doctrinal developments.<sup>157</sup>

Kier’s second claim is that military organizations do not intrinsically prefer offensive rather than defensive doctrines. As she notes:

Military organizations differ in how they view the world and the proper conduct of their mission, and these organizational cultures constrain choices between offensive and defensive military doctrines. In particular, the military’s organizational culture guides how it responds to constraints set by civilian policy-makers. Understanding variations in organizational behavior requires an analysis of cultural characteristics and of how these characteristics shape militaries’ choices between offensive and defensive doctrines.<sup>158</sup>

These two propositions lead to her contention that civilian decisions seldom determine doctrine. In other words, by setting the budget and determining force structures, the civilian elites sets the constraints; however, it is how a military’s organizational culture interprets these limitations that shapes the development of doctrine. Organizational culture shapes its members

---

<sup>156</sup>Ibid.: 30.

<sup>157</sup>Elizabeth Kier, “Culture and Military Doctrine: France Between the Wars,” *International Security* 19 (Spring 1995): 66.

<sup>158</sup> Ibid.

perceptions and decisions: Kier asserts that this is particularly true within military organizations where there are powerful assimilating mechanisms.<sup>159</sup>

Kier defines organizational culture as “the set of basic assumptions and values that shape shared understandings, and the forms or practices whereby these meanings are expressed, affirmed, and communicated to the members of an organization. She separates the elements of a military's organizational culture into two parts: the attitudes and values that are germane to the military's relationship with its external environment; and those values that affect the internal function of the organization. To ascertain the culture of the military Kier examines the following questions: “What is the military's relationship with the state? Does it feel accepted and valued by dominant political actors? Similarly, what skill-set does the officer corps value: do they model their behavior on the modern-day business manager or the warrior and heroic leader?”<sup>160</sup>

Furthermore, Kier notes, it is important to study what beliefs are viewed as deviant in the organization and to determine what it is about such beliefs that are inconsistent with the organization's culture. She also points out that since all militaries do not share the same collection of ideas or experiences about the use of force, not all militaries would react similarly to the same constraints established by civilian decision-makers. Kier is also careful to explain what her notion of military culture does not include. Military culture does not embody a general set of beliefs that all militaries share--all military organizations do not have the same admixture of beliefs and attitudes in common. Nor is her concept of military culture the same as strategic culture-- the military culture is not analogous to national character. A military culture may engender some aspects of the civilian society's culture, but this is not necessarily

---

<sup>159</sup>Ibid.: 68-69.

<sup>160</sup>Ibid.: 69-70.

so. Military culture denotes the collectively held beliefs within a particular military organization.<sup>161</sup>

Finally, one of Kier's most salient concepts is her explanation of the causal relationship between military culture and doctrine. In the 1930s, she concludes, the French army did not develop a defensive doctrine because its culture valued defensive doctrine -- this would be outcome-driven behavior. The organization did, however, harbor a set of beliefs that limited its possible courses of actions. One of these beliefs was that conscripts were not trainable for the offense. Thus, when French civilian policy-makers decided on a conscript army, the army opted for a defensive doctrine because it was consistent with its cultural assumptions about the value of short-term conscripts.<sup>162</sup>

Kier also justifies the explanatory value of her methodology. Her approach to culture allows for changes in doctrine (the dependent variable) despite continuity in the military culture (the intervening variable). Although the organizational culture remains relatively stagnant, the constraints set by technology and domestic politics (the independent variables) change. Thus the organization continues to think consistent with its culture and integrates external changes into its established concept of doing business. Though doctrine (the dependent variable) may change, military culture (the intervening variable) stays the same. In both France and Britain, Kier concludes, "each army's culture remained relatively static, yet doctrines shifted radically, from offensive prior to World War I to defensive prior to World War II." Kier examines how the British and French armies' organizational cultures incorporated changing exogenous variables to explain the development of doctrine.<sup>163</sup>

Also studying the World War II period, Jeffrey Legro examines culture and the use of force during war. In particular, Legro contends that the organizational cultures of state bureaucracies can create plans and capabilities that do not necessarily correspond to the

---

<sup>161</sup>Ibid.: 70.

<sup>162</sup> Ibid.: 80.

international security environment. He compares organizational culture and the traditional realist model as variables to explain state preferences on the use of force in World War II. According to Legro, “military organizational cultures deserve attention in understanding restraint in war because of the central role the armed forces play in national decisions on the use of force.” In the context of military bureaucracies, Legro explains, culture is significant because it influences organizational perceptions, aims, and capabilities in ways that contradict the expectations of other non-cultural approaches to organizations. He focuses on two central issues: 1) the influence of organizational culture on bureaucratic orientation and 2) how bureaucratic priorities influence national preferences and policy.<sup>164</sup>

Legro defines the concept of organizational culture as “collectively held assumptions, ideas, and beliefs that prescribe how a group should adapt to its external environment and manage its internal structure.” According to Legro, culture serves as an aid for collective perception and problem solving, like the way a theoretical model can help organize intellectual thought. Moreover, culturally influenced actors tend to discount exogenous factors that contradict existing beliefs. As a result, he claims, militaries do not consistently adopt war-fighting strategies appropriate to a given strategic situation. Despite efforts, such as military exercises, Legro explains, to test the effectiveness of war-fighting doctrine, cultural tendencies tend to produce conclusions that reinforce existing beliefs instead of critically assessing them.<sup>165</sup>

What’s more, Legro highlights the material consequences of cultural inclinations. Culture has an impact on which capabilities receive the allocation of resources. He maintains that “collective beliefs dictate which enterprises are inherently better and

---

<sup>163</sup> Ibid.

<sup>164</sup> Jeffrey W. Legro, “Culture and Preferences in the International Cooperation Two-Step,” *American Political Science Review* 90 (March 1996): 118, 121.

<sup>165</sup> Ibid.: 118, 123.

should receive support.” Thus, organizations will not channel resources to approaches that are incompatible with their cultures, depriving those areas of funding and attention.

Culture therefore determines resource decisions that subsequently tend to strengthen the viability of cultural predilections notwithstanding their suitability to the strategic environment. Legro’s work demonstrates that culture is influenced by many factors, including technology, the domestic and international arenas, and individuals. According to Legro, culture has analytical utility because it can be an autonomous force that is not easily reduced to its many constituent parts.<sup>166</sup>

Legro emphasizes another important point -- culture is often resistant to exogenous pressures to change. In other words, organizational cultures do not tend to functionally adapt, even when the costs of not adapting outweigh the benefits. This is a tendency, not an absolute, Legro points out. Militaries do adapt and even learn, particularly during instances of crisis and rapid changes that dramatically disprove the viability of the extant culture. However, one of Legro’s central claims is that “culture often persists even when in conflict with environmental circumstances.” He also examines when organizational culture is particularly salient as a variable that shapes state behavior.<sup>167</sup>

Legro argues that a culture’s influence varies with its organizational salience. Organizational salience, moreover, comprises three dimensions: 1) the degree to which the organization has monopoly power on expertise; 2) the complexity of the issue; and 3) the period available for action. First, when a single organization has all the expertise and is without competitors, organizational inclinations are not curbed because there is less pressure to change. Second, Legro maintains, the complexity of issues affects the extent to which expert knowledge is needed for decisions. Thus, when the problems are more complex, organizational preferences will be more pronounced because the senior civilian authorities will be less

---

<sup>166</sup>Ibid.: 123.

<sup>167</sup>Ibid.: 124.

inclined to oversee the operation. Third, the amount of time available for decision making can also have an impact. When decision-making cycles are truncated, there is little time for adjusting predetermined procedures. Legro posits that all these attributes point to the increased salience of military culture in decisions on the use of force.<sup>168</sup>

Legro's study also presents a proposition relevant to my research on military-strategic culture and doctrine. Legro claims that "states are likely to prefer restraint in a particular combat type when its use is antithetical to the war-fighting culture of their military bureaucracy." Conversely, he maintains, when the organizational cultures of their militaries are compatible with the particular method of employing force, states are more likely to favor that use of force. Legro points to the important role organizational culture plays in shaping organizational priorities, perception, and capabilities in ways unaccounted for by non-cultural approaches. His bottom line is "those means compatible with the dominant war-fighting culture will be developed and advocated by the military, those that are not will suffer neglect." What's more, since unique cultures are rooted in particular military services, state preferences on the use of force should vary over time and across issues areas, reflecting the influence of the culture which obtains organizational salience.<sup>169</sup>

Finally, this article is helpful in contributing some useful measures and methodology. Legro evaluates organizational culture by examining the war-fighting beliefs and attitudes that are embedded in particular military organizations. According to Legro, a review of available internal correspondence, planning documents, exercise after action comments, and the memoirs of individual members all provide measurable variables. These multiple sources help capture a picture of the legitimate beliefs that underpin the organization. In addition, Legro submits that his is not a "post-hoc tautological explanation" because organizational cultures, in particular

---

<sup>168</sup>Ibid.

<sup>169</sup>Ibid.: 125.

military cultures, are frequently quite discernible and can be assessed independent of outcomes.<sup>170</sup>

Yitzhak Klein takes a different approach in “A Theory of Strategic Culture.” Instead of focusing on the sources of strategic culture, Klein examines how strategic culture influences objective-oriented activity. Although strategy involves using force in pursuit of political objectives, the abandonment of political objectives in favor of the perceived exigencies of the battlefield is a recurring theme in the history of war. Klein’s notion of strategic culture emerges from this dichotomy between the requirements of policy and the demands of the battlefield. He defines strategic culture as “the set of attitudes and beliefs held within a military establishment concerning the political objective of war and the most effective strategy and operational method of achieving it.” According to Klein an analysis of strategic culture must evaluate the quality of the strategy it produces and, thus, it must determine how well that strategy matches means with ends.<sup>171</sup>

Klein’s paradigm for strategic culture depicts a three-tier hierarchy that, from top to bottom, connects the concepts of military-political doctrine, strategy, and operations. Military-political doctrine identifies the political objectives of war: it emanates from a thorough interpretation of the national interest and is determined by the state’s political leadership. Moreover, Klein explains, the choice of political objectives derives from some conception about the nature of war and its proper role in international relations. Strategy, on the other hand, identifies military objectives whose achievement will directly support the attainment of political aims -- it designs campaign plans to achieve military objectives. Klein’s model also looks at the operational level, where strategic goals are translated into force compositions and executable missions. This hierarchical linkage of core concepts is what constitutes Klein’s

---

<sup>170</sup>Ibid.: 127.

<sup>171</sup>Yitzhak Klein, “A Theory of Strategic Culture,” *Comparative Strategy* 10 (1991): 5-6; 10.

notion of strategic culture: “the choice of what to fight the enemy for and how to fight him for it.”<sup>172</sup>

However, Klein makes a key qualification -- even though his conceptual model for strategic culture is hierarchical, in practice the higher levels don't necessarily determine the content of the lower levels. In other words, strategy and operations may have their own constraints and logic which may stem from factors which have little to do with policy and to which policy must adapt itself. What's more, Klein maintains, “the military planner does not simply choose an abstract strategic objective that seems to suit his doctrinal goal; he looks for a strategy that he believes will work, or else he informs his political superiors that their goals must be revised.” Every strategic plan is therefore given an operational feasibility test: a realistic check to see if the capabilities of available forces match the strategic requirements. This leads to one of Klein's most salient points: the operational level of thought is a critical element of strategic culture because it can exert an immediate and even subliminal impact on strategic thought.<sup>173</sup>

However, Klein warns, operational habits can limit a military bureaucracy's ability to adapt and implement new strategies when changing political situations require it. In large and complex militaries, it takes much time to develop new operational capabilities to fulfill new strategic goals. In addition, experience at the operational level is an important element in the remembered history that armies draw on in determining their role in the next war. Consequently, the inertia of operational habits exerts a counteracting impact that travels up the strategic-cultural hierarchy to influence how strategy and policy are devised. Klein contends that military establishments are the bearers of strategic culture because they are charged with identifying the military objectives of war and devising the means of achieving them. These establishments affect the formation, changes, and use of strategic culture. He also asserts that

---

<sup>172</sup>Ibid.: 10-11.

<sup>173</sup>Ibid.: 11-12.

the effect of strategic culture is most pronounced at the operational level. When armies have been successful in war, it is the operational techniques and the operational histories, by which enemies were defeated, which are consecrated in memory. Klein explains that operations remain the sole purview of military establishments. As a result, military establishments seem to be his most prominent source for examining strategic culture.<sup>174</sup>

In sum, Klein explains that when studying strategic culture, analysts should make extensive use of the professional literature of the military establishment, to include official manuals, policy statements, scholarly literature, and memoirs. However, he cautions, much of the military literature contains ideas that are never reflected in strategy, ephemeral ideas which are in fashion one decade and unpopular the next. Therefore, he maintains, it is important to focus on those concepts that actually emerge in military policy, strategic plans, and operational training.<sup>175</sup>

Johnston offers a critique of the third-generation literature and he makes some general observations about all the strategic culture literature. First, Johnston claims that the third generation avoids an important aspect in the second-generation organizational-culture literature: the notion that symbolic (declaratory) strategy may not have any causal effect upon operational doctrine. Also in some instances, military doctrine is the dependent variable, which raises the unexamined question: are declared and operational doctrines different? Furthermore, the literature on strategic/military culture-related concepts arrives at two disparate conclusions: either, a state's culturally embedded beliefs about war-fighting constrain the strategic options of policy-making elites (first/third generation arguments) or, strategic culture is instrumentalized

---

<sup>174</sup>Ibid.: 13.

<sup>175</sup>Ibid.: 14.

to obscure or validate strategic decisions that are made in the interests of domestic and international hegemons (second generation argument).<sup>176</sup>

Johnston recapitulates the common definitional threads in the strategic-culture literature: culture comprises shared assumptions and rules that oblige a degree of order on individual and group conceptions about their relationship to their social, organizational, or political environment. Moreover, Johnston maintains, “cultural patterns and behavioral patterns are not the same thing: in so far as culture affects behavior, it does so by limiting options and by affecting how members of these cultures learn from interaction with their environment.” Although multiple cultures can reside within one society, generally, there is a predominant culture whose bearers interested in maintaining the status quo. According to Johnston, a definition of strategic culture should be falsifiable or at a minimum, discernible from non-strategic culture variables. It should also explain that strategic culture provides elites with a particularly ordered set of strategic choices from which predictions about behavior can be derived. Strategic culture should also be observable in strategic-cultural objects and traceable over time.<sup>177</sup>

Before defining strategic culture, Johnston makes a simple assumption: “strategic culture, if it exists, is an ideational milieu which limits behavioral choices.” He also assumes that from these constraints we should be able to derive some expectations about strategic choice. Johnston defines strategic culture as an integrated "system of symbols that acts to establish pervasive and long-lasting strategic preferences by formulating concepts of the role and efficacy of military force in interstate political affairs, and by clothing these conceptions with such an aura of factuality that the strategic preferences seem uniquely realistic and efficacious." Johnston also develops some observable and traceable indicators for assessing strategic culture.

---

<sup>176</sup>Johnston, "Thinking About Strategic Culture:" 43.

<sup>177</sup>Ibid.: 46-47.

His notion of strategic culture is twofold: “the first consists of basic assumptions about the orderliness of the strategic environment, that is, about the role of war in human affairs (inevitable or aberrant), about the nature of the adversary and the threat it poses (zero-sum or variable sum), and about the efficacy of the use of force (about the ability to control outcomes and to eliminate threats, and the conditions under which applied force is useful).” These assumptions form the core of Johnston’s strategic-culture paradigm. The second part of Johnston’s approach comprises assumptions about what strategic options are the most effective for dealing with the security environment. Johnston’s bottom line is that the main observable measure of a strategic culture is a limited and ranked set of strategic preferences that is consistent across the objects of analysis and consistent across time. Thus, Johnston explains, his method of ranking is not necessarily affected by changes in non-cultural variables such as threat, technology, or organization.<sup>178</sup>

In addition, Richard Duncan Downie recently published a book that examines institutional learning and low intensity conflict doctrine. In Learning from Conflict, Downie focuses on doctrinal continuity and change as a result of the relationship between a changing security landscape that necessitates change and the military’s ability to adapt, based on the timing of its cyclical institutional learning process (intervening variable). More specifically, Downie contends that changes in U.S. Army doctrine can serve as observable measures of institutional learning. Two assumptions underpin Downie’s approach: 1) change to an organization’s institutional memory is a precondition to institutional learning; and 2) military doctrine is “useful representation of the U.S. Army’s institutional memory.”<sup>179</sup>

According to Downie, an organization’s “conventional wisdom,” as reflected in norms, SOPs, and doctrine that are widely accepted and practiced, constitutes an organization’s

---

<sup>178</sup>Ibid.: 46.

<sup>179</sup>Richard Duncan Downie, Learning from Conflict: the U.S. Military in Vietnam, El Salvador, and the Drug War (Westport, CT: Praeger, 1998), 20-24.

institutional memory. To be sure, his conception of institutional memory is very close to the notion of military culture. Downie defines institutional memory as “what old members of an organization know and what new members learn through a process of socialization.”

Institutional memory, Downie explains, does not change quickly or easily and it can perpetuate doctrinal continuity even when the doctrine leads to sub-optimal performance. He defines institutional learning as "a process by which an organization uses new knowledge or understanding gained from experience or study to adjust institutional norms, doctrine, and procedures in ways designed to minimize previous gaps in performance and maximize future success." Downie's work is salient and relevant to this work because it examines how organizations either learn and act to change their doctrine or don't learn and retain outmoded doctrine.<sup>180</sup>

As a final footnote, this literature review has not included every significant contribution to the areas of strategic and military culture. For example, the organizational theory aspects in Barry Posen's The Sources of Military Doctrine obviously had some influence on post-1984 approaches to organizational culture. Moreover, John Shy examined the experiential elements of American military culture as early as 1971--his work will be important in my analysis of American military culture. Stephen P. Rosen's article in 1988 and subsequent 1991 book, Winning the Next War, were consulted but not reviewed because his work in 1995 was more germane to my research. Deborah Avant's Political Institutions and Military Change and Murray and Millett's work, Military Innovation in the Interwar Period, were also examined but they were also excluded from this review. Avant's book will be helpful in comparing the military-cultural characteristics of the British and American Armies since it examines the U.S. Army in Vietnam and the British Army during the Malayan Emergency. Likewise, the Murray

---

<sup>180</sup>Ibid., 5, 22-25, 34.

and Millett study of military innovation during the inter-war years will be useful in analyzing British and American military culture.<sup>181</sup>

The value of this literature review, then, is that it offers a breadth of approaches that have examined strategic and organizational culture as explanatory variables that can supplement or supplant traditional realist/systemic explanations. A general and distilled definition of strategic culture that emerges from this corpus of literature is: a set of preferences, values, and beliefs that bounds the rational choices of the acculturated. Taken in sum, this body of literature seems to validate the utility of culture as an explanatory and causal variable in the field of security studies. The literature also highlights the tautological risks that inhere in a cultural approach. To be sure, a variable that subsumes almost everything risks explaining nothing. However, in aggregate, this literature offers a robust foundation from which new scholarship can build.

---

<sup>181</sup>Barry R. Posen, The Sources of Military Doctrine: France, Britain, and Germany between the World Wars (Ithaca, NY: Cornell University Press, 1984); Stephen P. Rosen, Winning the Next War: Innovation and the Modern Military (Ithaca: Cornell University Press, 1991); John Shy, "The American Military Experience: History and Learning," Journal of Interdisciplinary History 1 (Winter 1971); Deborah Avant, Political Institutions and Military Change (Ithaca: Cornell University Press, 1994); Williamson Murray and Allan R. Millett, Military Innovation in the Interwar Period (Cambridge: Cambridge University Press, 1996); and John Nagl "Learning to Eat Soup with a Knife: British and American Army Counterinsurgency Learning during the Malayan Emergency and the Vietnam War" (Oxford: Oxford University, Doctoral Dissertation, 1997), 10.

## La bibliographie

- Aldis, Anne. ed. The Second Chechen War. Occasional Number 40. Camberley, UK: Strategic and Combat Studies Institute, 2000.
- Allison, Graham T. Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis. Boston: Little, Brown, and Company, 1971.
- Avant, Deborah D. Political Institutions and Military Change: Lessons from Peripheral Wars. Ithaca, NY: Cornell University Press, 1994.
- Alexiev, Alex. The War in Afghanistan: Soviet Strategy and the State of the Resistance. Santa Monica, CA: RAND, 1984.
- Baumann, Robert. Russian-Soviet Unconventional Wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan. Leavenworth Paper Number 20. Fort Leavenworth, KS: Combat Studies Institute, 1993.
- Bennett, Andrew. Condemned to Repetition? The Rise, Fall, and Reprise of Soviet-Russian Military Interventionism, 1973-1996. Cambridge, MA: MIT Press, 1999.
- Blank, Stephen J. Afghanistan and Beyond: Reflections on the Future of Warfare. Carlisle Barracks, PA: Strategic Studies Institute, 1993.
- Bolger, Daniel P. "The Ghosts of Omdurman." Parameters 21 (Autumn 1991): 28-39.
- Booth, Ken. Strategy and Ethnocentrism. New York: Holmes and Meier Publishers, Inc., 1979.
- Brunot, Patrick et Viatcheslav Avioutsikii. La Tchétchénie. Paris: Presses Universitaires de France, 1998.
- Cable, Larry. "Reinventing the Round Wheel: Insurgency, Counter-Insurgency, and Peacekeeping Post Cold War." Small Wars and Insurgencies 4 (Autumn 1993): 228-62.
- Cassidy, Robert M. "The Uptonian Paradox and the Cardwellian Conundrum: a Comparison of U.S. and British Military-Strategic Cultures and Peace Operations Doctrine, 1990-1995." Ph.D. diss., Fletcher School of Law and Diplomacy, 2000.
- Celestan, Gregory J. Wounded Bear: the Ongoing Russian Military Operation in Chechnya. Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, 1996.
- Chaliand, Gérard. ed. Stratégies de la guérilla: guerres révolutionnaires et contre-insurrections. Paris: Gallimard, 1984.
- Chauprade, Aymeric. Introduction à l'analyse géopolitique. Paris: Ellipses, 1999.
-

- Clayton, Anthony. The End of Empire: the Experience of Britain and France and the Soviet Union/Russia Compared. Occasional Number 17. Camberley, UK: Strategic and Combat Studies Institute, 1996.
- Collins, Joseph W. "The Soviet-Afghan War: the First Four Years." Parameters 14 (Summer 1984): 49-62.
- Coppola, Francis Ford. Gardens of Stone. Columbia TriStar Home Video. 1987.
- Coutau-Bégarie, Hervé and General Lucien Poirier. Redacteurs. Mélanges Stratégiques. Paris: FEDN, 1992.
- Dewar, James, et. al. Army Culture and Planning in a Time of Great Change. Santa Monica, CA: RAND Corporation, 1996.
- Downie, Richard Duncan. Learning from Conflict: the U.S. Military in Vietnam, El Salvador, and the Drug War. Westport, CT: Praeger, 1998.
- Duffy, Michael, Theo Farrell, and Geoffrey Sloan, eds. Doctrine and Military Effectiveness. Strategic Policy Studies I. Exeter, England: Strategic Policy Studies Group, 1997.
- Dunlop, John B. Russia Confronts Chechnya: Roots of a Separatist Conflict. Cambridge, UK: Cambridge University Press, 1998.
- Edwards, Sean J. A. Mars Unmasked: the Changing Face of Urban Operations. Santa Monica, CA: RAND, 2000.
- Farrell, Theo. "Making Sense of Doctrine." In Doctrine and Military Effectiveness, eds. Michael Duffy, Theo Farrell, and Geoffrey Sloan. Exeter, England: Britannia Royal Naval College, 1997.
- Finch, Raymond C., III. "Why the Russian Military Failed in Chechnya?" Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, 1997.
- Galeotti, Mark. Afghanistan: the Soviet Union's Last War. London: Frank Cass, 1995.
- Garnett, Sherman W. "Russia and its Borderlands: a Geography of Violence." Parameters 27 (Spring 1997): 4-21.
- Geertz, Clifford. The Interpretation of Cultures. New York: Basic Books, 1973.
- Gooch, John. ed. The Origins of Contemporary Doctrine. Occasional Number 30. Camberley, UK: Strategic and Combat Studies Institute, 1997.
- Grau, Lester W. Changing Russian Urban Tactics: the Aftermath of the Battle for Grozny. Strategic Forum Number 38. Washington, D.C.: INSS, 1995.
- \_\_\_\_\_. The Bear Went Over the Mountain: Soviet Combat Tactics in Afghanistan. Washington, D.C.: NDU Press, 1996.

- \_\_\_\_\_. "Bashing the Laser Range Finder with a Rock." Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, 1997.
- Gray, Colin S. "National Style in Strategy: The American Example." International Security 6 (Fall 1981): 21-47.
- \_\_\_\_\_. "Comparative Strategic Culture." Parameters 14 (Winter 1984): 26-33.
- \_\_\_\_\_. "Strategic Culture as Context: the First Generation of Theory Strikes Back." Review of International Studies 25 (1999): 49-69.
- Handel, Michael. Masters of War: Sun Tzu, Clausewitz, and Jomini. Portland, OR: Frank Cass and CO. Ltd., 1992.
- Hauner, Milan. The Soviet War in Afghanistan. Philadelphia, PA: University Press of America, 1991.
- Howard, Michael, ed. The Theory and Practice of War. New York: Praeger, 1966.
- \_\_\_\_\_. War in European History. New York: Oxford University Press, 1977.
- \_\_\_\_\_. "The Forgotten Dimensions of Strategy." Foreign Affairs 57 (Summer 1979): 975-86.
- Huntington, Samuel P. The Soldier and the State: the Theory and Politics of Civil-Military Relations. Cambridge, MA: The Belknap Press, 1957.
- Janowitz, Morris. The Professional Soldier. New York: The Free Press, 1960.
- Johnston, Alistair. "Thinking About Strategic Culture." International Security 19 (Spring 1995): 32-64.
- \_\_\_\_\_. Cultural Realism: Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1995.
- Kennan, George F. "The Sources of Soviet Conduct." Foreign Affairs 66 (Spring 1987): 852-68.
- Kennedy, Paul. The Rise and Fall of the Great Powers. New York: Random House, 1987.
- Keohane, Robert O., ed. NeoRealism and its Critics. New York: Columbia University Press, 1986.
- Kier, Elizabeth. "Culture and Military Doctrine: France Between the Wars." International Security 19 (Spring 1995): 65-93.
- King, Gary, Robert O. Keohane, and Sidney Verba. Designing Social Inquiry. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1994.
- Kissinger, Henry. "The Vietnam Negotiations." Foreign Affairs 47 (January 1969): 211-34.

- \_\_\_\_\_. Diplomacy. New York: Simon and Schuster, 1994.
- \_\_\_\_\_. Landon Lecture. Kansas State University. 29 April 1996.
- Klein, Bradley S. "Hegemony and Strategic Culture: American Power Projection and Alliance Defence Politics." Review of International Studies 14 (1988): 133-48.
- Klein, Yitzhak. "A Theory of Strategic Culture." Comparative Strategy 10 (1991): 3-23.
- Knezys, Stasys and Romanas Sedlickas. The War in Chechnya. College Station, TX: Texas A&M University Press, 1999.
- Lambeth, Benjamin S. "Russia's Wounded Military." Foreign Affairs (March/April 1995): 86-98.
- Legro, Jeffrey W. "Military Culture and Inadvertent Escalation in World War II." International Security 18 (Spring 1994): 108-42.
- \_\_\_\_\_. "Culture and Preferences in the International Cooperation Two-Step." American Political Science Review 90 (March 1996): 118-38.
- Levite, Ariel E., Bruce W. Jentleson, and Larry Berman, eds. Foreign Military Intervention: the Dynamics of Protracted Conflict. New York: Columbia University Press, 1992.
- Liddell Hart, B.H. Strategy. 2<sup>nd</sup> ed. New York: Praeger, 1967.
- Lieven, Anatol. Chechnya: Tombstone of Russian Power. New Haven, CT: Yale University Press, 1998.
- Lord, Carnes. "American Strategic Culture." Comparative Strategy 5 (Fall 1985): 269-91.
- Mack, Andrew. "Why Big Nations Lose Small Wars: the Politics of Asymmetric Conflict." In Power, Strategy, and Security: A World Politics Reader. ed., Klaus Knorr. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1983.
- Macmillan, Alan. "Strategic Culture and National Ways in Warfare in Warfare: the British Case." RUSI Journal 140 (October 1995): 33-38.
- Macridis, Roy C., ed. Foreign Policy in World Politics. 7<sup>th</sup> ed. Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1989.
- Mao, Tse-tung. On Guerrilla Warfare. Translated by Samuel B. Griffith. Champaign, IL: University of Illinois Press, 1961.
- \_\_\_\_\_. On Protracted Warfare. Peking: Foreign Language Press, 1967.
- McInnes, Colin and G. D. Sheffield, eds. Warfare in the Twentieth Century: Theory and Practice. Winchester, MA: Unwin Hyman, Inc., 1988.

- McIntosh, Scott E. "Leading with the Chin: Using Svechin to Analyze the Soviet Incursion into Afghanistan, 1979-1989." The Journal of Slavic Military Studies 8 (June 1995): 414-31.
- McMichael, Scott R. "The Soviet Army, Counter-Insurgency, and the Afghan War." Parameters 19 (December 1989): 21-35.
- Murray, Williamson and Arthur R. Millett, eds. Military Innovation in the Interwar Period. New York: Cambridge University Press, 1996.
- Nagl, John. "Learning to Eat Soup with a Knife." World Affairs 161 (Spring 1999): 193-99.
- Nawroz, Mohammad and Lester W. Grau. "The Soviet War in Afghanistan: History and Harbinger of Future War?" Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, 1995.
- Odom, William E. and Robert Dujarric. Commonwealth or Empire. Indianapolis: Hudson Institute, 1995.
- Paret, Peter, ed. Makers of Modern Strategy. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1986.
- Pipes, Richard. "Is Russia Still an Enemy?" Foreign Affairs 76 (September/October 1997): 65-78.
- Posen, Barry R. The Sources of Military Doctrine: France, Britain, and Germany between the World Wars. Ithaca, NY: Cornell University Press, 1984.
- Record, Jeffrey. Beyond Military Reform: American Defense Dilemmas. New York: Pergamon-Brassey's, 1988.
- Rosen, Stephen P. Winning the Next War: Innovation and the Modern Military. Ithaca: Cornell University Press, 1991.
- \_\_\_\_\_. "Military Effectiveness: Why Society Matters." International Security 19 (Spring 1995): 5-31.
- Roy, Olivier. The Lessons of the Soviet/Afghan War. Adelphi Paper 259. London: International Institute for Strategic Studies, 1991.
- Sapolsky, Harvey M. "On the Theory of Military Innovation." Breakthroughs 9 (Spring 2000): 35-39.
- Schein, Edgar. "Organizational Culture." American Psychologist 45 (February 1990): 109-19.
- Snider, Don M. "An Uninformed Debate on Military Culture." Orbis 43 (Winter 1999): 1-16.
- Snyder, Jack. The Soviet Strategic Culture: Implications for Limited Nuclear Operations. Santa Monica, CA: RAND, 1977.

Tamarov, Vladislav. Afghanistan: Soviet Vietnam. San Francisco, CA: Mercury House, 1992.

Thomas, Timothy. "The Battle of Grozny: Deadly Classroom for Urban Combat." Parameters 29 (Summer 1999): 87-102.

\_\_\_\_\_. The Caucasus Conflict and Russian Security: the Russian Armed Forces Confront Chechnya III. Fort Leavenworth, KS: Foreign Military Studies Office, 1997.

Thompson, Loren B., ed. Low-Intensity Conflict: the Pattern of Warfare in the Modern World. Lexington, MA: Lexington Books, 1989.

Tsygankov, Andrei P. "Hard-line Eurasianism and Russia's Contending Geopolitical Perspectives." Eastern European Quarterly. 32 (Fall 1998): 315-36.

Van Dyke, Carl. "Kabul to Grozny: a Critique of Soviet (Russian) Counter-Insurgency Doctrine." The Journal of Slavic Military Studies 9 (December 1996): 689-705.

Waltz, Kenneth N. Man, the State, and War. New York: Columbia University Press, 1959.

\_\_\_\_\_. Theory of International Politics. New York: McGraw-Hill, Inc., 1979.

Weigley, Russell F. The American Way of War: A History of United States Military Strategy and Policy. Bloomington, IN: Indiana University Press, 1973.

Winton, Harold R. To Change an Army. Lawrence, KS: University Press of Kansas, 1988.

Zisk, Kimberly Marten. Weapons, Culture, and Self-Interest: Soviet Defense Managers in the New Russia. New York: Columbia University Press, 1997.